

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

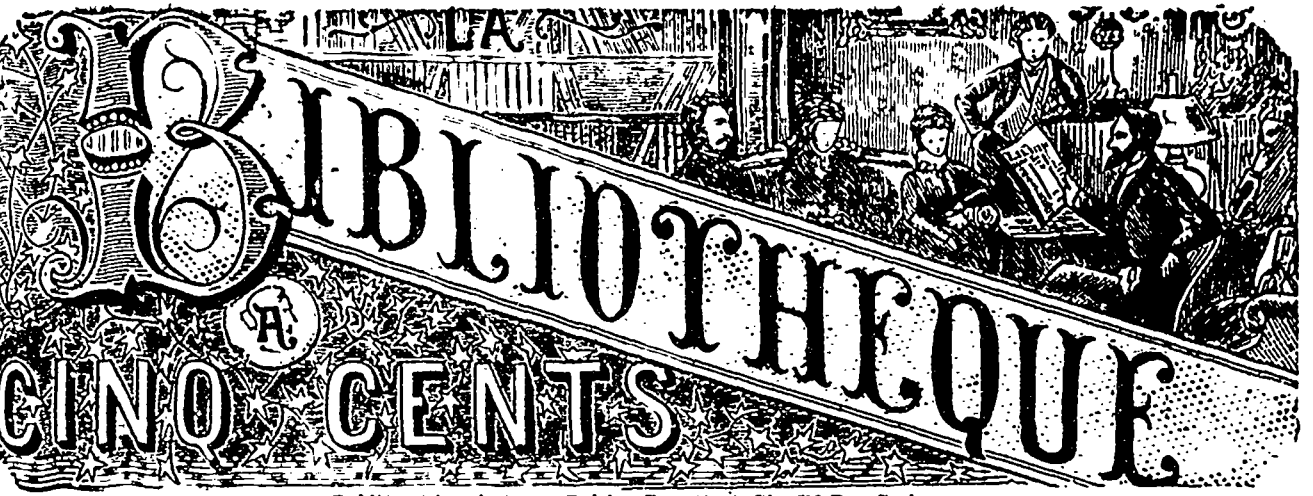
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Poirier Bossotto & Co. 516 Rue Craig

Vol. XV { PAR AN } \$2.50 MONTREAL. 8 JUIN 1893. { UN NUMERO } 5 CENTS No. 9

BONHEUR PERDU

NEUVIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Antoinette tomba sur ses genoux. (Page 212.)

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jours. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 8 JUIN 1893.

AVIS

Aux personnes, qui ne gardent pas la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS.

Nous paierons 10 cents pour chacun des numéros suivants envoyés par la Poste ou apportés à notre bureau.

- | | | |
|--------|--------|---|
| Vol. I | Nos. 2 | — Un Revenant. |
| " | " 3 | — La Jeune Sibérienne. |
| " | " 4 | — La Femme au Doigt Coupé. |
| " | " 7 | — Tolla. |
| " | " 8 | — L'Abîme. |
| " | " 12 | — Nora. |
| " | " 14 | — Une Passion Indienne. |
| " | " 16 | — Le Secret de Patrick O'Donoghon
(suite de l'Epave du Cynthia). |
| " | " 17 | — L'Héroïne du Désert. |
| " | " 21 | — Un Duel au Désert. |
| " II | " 10 | — Un Enlèvement sous la Régence. |
| " V | " 9 | — L'Antre du Crime : 1 ^{re} série, Les Deux
Bandits. |
| " VI | " 13 | — La Fleur Tachée de Sang : 2 ^e série
de Terrible Aventurier. |
| " | " 17 | — L'Enfant Trouvé. |
| " | " 20 | — L'Amour et la Guerre : 4 ^e série de
l'Enfant Trouvé. |
| " | " 24 | — La Femme Mystérieuse. |
| " X | " 7 | — La Grâce de Dieu. |
| " XI | " 1 | — Le Poignard Empoisonné : Cartahut ou
la Barque Fantôme. |
| " XII | " 11 | — Remords d'une mère : 2 ^e série de l'Idiote. |

BONHEUR PERDU

NEUVIÈME SÉRIE DE " LA DAME EN NOIR "

I

MENÉES TÉNÉBREUSES

Quand de Mégrigny parla à Me Mabillon des nouveaux pouvoirs qu'il voulait donner au baron de Simiane, le notaire ne dissimula point sa vive contrariété.

Cependant il ne crut pas devoir répéter au jeune homme ce qu'il lui avait déjà dit au sujet de M. de Simiane. Il savait d'avance que ce serait prêcher dans le désert. Et puis, disons-le, il ne s'intéressait plus autant à Ludovic dont l'aveuglement le stupéfiait.

Prenant pour prétexte que M. de Mégrigny n'avait besoin de personne pour gérer sa fortune, qu'il pouvait parfaitement s'occuper lui-même de ses affaires, il refusa net de faire l'acte qui lui était demandé.

C'eût été une complaisance coupable, selon sa conscience d'honnête homme, qu'il ne voulait pas avoir à se reprocher.

Force fut à de Mégrigny de s'adresser à un officier ministériel, lequel, moins scrupuleux que Me Mabillon ou, peut-être, ne connaissant pas bien les antécédents du baron, rédigea le mandat conférant au mandataire de M. Ludovic de Mégrigny et sans restriction, comme le voulait de Simiane, les pouvoirs les plus étendus et les plus complets.

Bien décidé à rompre avec le passé, de Simiane n'avait pas revu ses anciens compagnons de plaisir ; il n'allait plus au cercle ; enfin la chronique scandaleuse ne parlait plus du baron de Simiane.

C'est alors qu'on avait commencé à dire de lui :

"—C'est un converti."

La vérité de tout cela était que, chez le baron, l'amour de l'argent avait brusquement succédé à l'amour des plaisirs. Oh ! il n'aimait pas l'argent à la manière de l'avare qui entasse, entasse toujours. D'ailleurs, pour entasser, remplir des coffres d'or, il faut pouvoir ; le baron n'en était encore qu'à la conquête. Ruiné, il voulait une nouvelle fortune. Il était pris de la rage de posséder, de redevenir riche. Comment ? Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'il arrivât au but.

Il avait encore un assez grand train de maison. Ce n'était que plus tard qu'il devait vendre ses chevaux, ses voitures, et ne plus avoir trois domestiques.

Bien qu'il ne se livrât plus à de folles dépenses, il n'avait pas à se préoccuper beaucoup de ce qu'il pouvait ou non dépenser. Il n'était plus à court, aux abois comme jadis. L'argent de de Mégrigny, qu'il avait en main et qui lui permettait de tripoter à son aise avec les millions, lui procuraient différentes ressources. L'argent ne lui manquait pas, il aurait pu en avoir plus encore.

Et, cependant, c'était toujours, disait-il, avec le plus grand désintéressement qu'il s'occupait des affaires de son ami.

Par exemple, il y mettait du zèle et une activité merveilleuse.

L'hôtel avait été acheté, un hôtel magnifique dans l'ancien parc de Neuilly, avec vastes communs, grand jardin et superbes ombrages ; et, déjà tout était convenu avec un tapissier pour la décoration et l'ameublement de la princière demeure.

Quand le baron eut fait visiter l'immeuble à Ludovic, et l'eut entretenu de ce qui avait été décidé avec le tapissier, de Mégrigny, enchanté, lui dit :

—Ah ! mon ami, mon cher Raoul, il n'y a que toi pour savoir si bien faire ! Que de peines tu te donnes pour moi ! Pourrai-je jamais te récompenser de tes services ?

Le baron se récriait.

—Est-ce qu'il demandait quelque chose pour sa peine ?

N'était-il pas suffisamment récompensé par le plaisir qu'il éprouvait d'être agréable à son ami, son futur beau-frère ?

Tenant à faire croire à son beau désintéressement, il se gardait bien de dire à de Mégrigny qu'il ne voulait rien recevoir de lui, il savait se faire payer autrement et grassement les services qu'il lui rendait.

Il ne concluait pas un marché au nom de son mandant sans que le pot-de-vin jouât son rôle ; et ils étaient gros les pots-de-vin qu'il exigeait.

Il ne disait pas non plus à Ludovic que, ayant maintenant les cartes en horreur, bien qu'il eût toujours la passion du jeu, il se proposait d'agioter à la bourse avec ses valeurs mobilières, qui ne pouvaient pas rester ainsi immobilisées à la Banque de France. Enfin, il ne disait pas qu'il avait déjà retiré de la banque deux millions, lesquels étaient chez plusieurs agents de change pour être employés en reports, ce qui donnerait à chaque liquidation de quinzaine de jolis bénéfices qu'il empocherait pour son compte, et, bien entendu, sans en souffler mot.

C'était ainsi que le baron comprenait les affaires ; voilà comment il entendait se procurer des ressources.

—Après tout, se disait-il, je ne cause aucun dommage à Ludovic, puisqu'il touchera quand même et intégralement le revenu de son capital.

Les opérations de reports chez les agents de change marchaient bien. Le baron faisait travailler l'argent de son ami, n'avait il pas raison.

—Parbleu, oui, j'ai raison, se disait de Simiane après chaque liquidation, en sortant des agences les poches pleines.

C'était le produit des reports qui entretenait sa maison et lui permettait de faire encore bonne figure.

Et comme il était devenu économe ou, plutôt, comme il fuyait les plaisirs coûteux et ne s'approchait plus des tapis verts, l'argent, avons-nous dit, ne lui manquait pas.

Il se remettait à payer ses anciennes dettes, les plus gênantes, surtout, dont il tenait à se débarrasser.

Dès qu'un créancier criait un peu fort, montrait les dents, il le bâillonnait avec des billets de mille.

Blanche était sortie du couvent, et depuis six semaines qu'elle était avec son frère dans la vieille et vaste demeure des Simiano, elle était encore tout étourdie de sa nouvelle existence qui, cependant, n'avait rien de bien gai.

—Elle ne voyait guère le baron qu'aux heures des repas ; il était toujours si occupé ! A l'exception de M. de Mégrigny qui venait chaque jour, régulièrement, passer une heure auprès de Blanche, le silence du vieil hôtel n'était point troublé par les visiteurs.

Ce n'était plus la monotonie du pensionnat, mais c'en était une autre.

Si, au couvent, Blanche s'était sentie trop à l'étroit, elle aurait pu trouver, maintenant, qu'elle avait trop d'espace dans ce vieil hôtel où elle était si souvent seule et pour ainsi dire complètement livrée à elle-même.

Mais, à dix-sept ans, une jeune fille se laisse prendre difficilement par l'ennui ; Blanche savait se créer des distractions : elle lisait, dessinait, jouait du piano. Et puis ses pensées pleuraient sa solitude ; c'est avec elles qu'elle s'entretenait. Ses pensées, n'était-ce pas tout un monde ?

Dans un des journaux que recevait le baron, elle avait lu un jour un article signé Henri de Bierle ; depuis elle lisait assidûment le journal où tous les trois ou quatre jours elle retrouvait le nom de celui qu'elle aimait. Elle avait acheté le volume des poésies de son cher poète, *Les Frileuses*. En une journée elle l'avait dévoré ; mais elle le relisait sans cesse, elle le savait par cœur ; sur plus d'une page elle avait laissé tomber des larmes.

Oh ! non, elle ne s'ennuyait pas.

Et cependant, souvent attristée, elle se disait :

—S'il est à Paris, il doit savoir que j'ai quitté le pensionnat, que je suis ici ; pourquoi ne vient-il pas ?

Qu'il vînt chez M. de Simiane, elle aurait trouvé cela tout

simple, tout naturel, dans son ignorance des choses de la vie, des usages du monde.

Il est vrai qu'un jour qu'elle avait à la main *Les Frileuses*, son frère lui avait dit :

—Je connais M. Henri de Bierle !

Mais ses tristesses n'étaient que passagères. Patiemment elle attendait, bien sûr qu'il pensait à elle comme elle pensait à lui et, qu'elle le reverrait.

Le baron n'avait pas condamné sa sœur à vivre comme une recluse ; elle avait une voiture à ses ordres et pouvait sortir aussi souvent qu'elle le désirait.

On la voyait sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans les avenues du bois de Boulogne.

Elle ne remarquait point que sa grande jeunesse et sa beauté attireraient l'attention et qu'elle était beaucoup regardée. Elle pensait à Henri et parmi les nombreux promeneurs qui passaient sous ses yeux, c'était Henri qui son regard cherchait, croyant toujours qu'elle allait l'apercevoir.

Le dimanche, presque toujours, elle sortait accompagnée de son frère et de M. de Mégrigny, qui lui faisait assidûment sa cour, mais en se tenant extrêmement réservé, pour se conformer aux recommandations sans cesse renouvelées du baron, qui disait toujours :

—Tout va bien, mais prenons garde de l'effaroucher, ne brusquons pas les choses.

Blanche traitait Ludovic en ami, d'abord parce qu'il était l'ami de son frère, ensuite parce qu'il avait pour elle toutes sortes de prévenances, mille attentions délicates et charmantes, puis encore et surtout parce qu'elle sentait en lui la bonté et que chaque jour elle lui trouvait de nouvelles qualités.

Elle mettait sur le compte d'une bonne et sincère amitié, d'une affection quasi paternelle, les petits soins dont Ludovic l'entourait, son empressement auprès d'elle, sa sollicitude pleine de tendresse.

Elle le voyait si laid et le croyait si vieux qu'elle était à cent lieues de soupçonner ses véritables intentions.

De Mégrigny, la voyant si aimable avec lui, si sensible à ses attentions, était convaincu, ce qui était vrai, qu'il ne lui déplaisait point, et il caressait l'espoir qu'il n'avait plus beaucoup à faire pour être aimé.

—Permetts-moi de sortir enfin de cette réserve que tu m'imposes, disait-il à de Simiane ; c'est un véritable supplice que tu me fais subir. Oh ! être forcé de les retenir toujours, ces brûlantes paroles d'amour qui montent de mon cœur à mes lèvres ! Roul, laisse-moi lui faire connaître toutes mes pensées, permetts-moi de lui dire que je ne vis plus que pour elle, que je l'adore !

—Non, pas encore, répondait de Simiane, plus tard, ne soy pas si pressé.

Mais de Mégrigny avait hâte de voir se réaliser ses projets. Il aimait la jeune fille platoniquement, de cœur et d'esprit ; les sens ne sont pour rien dans l'amour platonique. Mais il s'était persuadé que, en raison de l'influence que Blanche exerçait sur lui, il recouvrerait la santé dès qu'elle serait sa femme. Il l'avait déjà dit, il voulait sa résurrection.

Opiniâtrément, avec cette tenacité du vieillard et qui est particulière à certains malades, il revenait à la charge.

Toujours même réponse du baron :

—Non, pas encore.

C'est que de Simiane ne se berçait pas des mêmes illusions que Ludovic ; il savait que Blanche ne consentirait pas facilement à épouser de Mégrigny ; que, probablement, il lui faudrait recourir à la violence. Or, pour des raisons à lui, il ne voulait pas, avant quelques mois, entrer en lutte avec sa sœur.

Et comme de Mégrigny insistait, lui demandant de fixer au moins une époque, il lui dit :

—Nous allons bientôt quitter Paris tous les trois, nous irons passer la saison d'été au bord de la mer. Pendant ce temps, une armée d'ouvriers travaillera dans ton hôtel et, à notre retour, il sera prêt à te recevoir. Tout de suite après ton installation nous parlerons sérieusement du mariage.

—C'est encore trois ou quatre mois à attendre.

—Oui.

—Soit, j'attendrai.

Lorsque Blanche n'allait pas se promener avec son frère et de Mégrigny, elle ne sortait jamais sans être accompagnée de sa femme de chambre, qui se nommait Antoinette. C'était une grande et belle fille de vingt quatre ans, haute en couleur, à l'œil vif, hardi, effronté même ; elle avait le sourire faux, le regard sournois et plein d'astuce. Mais elle savait si bien se servir de l'hypocrisie, pour mettre un masque sur son visage, cacher ses défauts, ses vices, pour se donner un air modeste, réservé, naïf et plein de candeur, qu'on lui aurait, comme on dit, donné le bon Dieu sans confession.

Enfin, Antoinette était ce qu'on appelle une fine mouche.

C'était le baron qui, après lui avoir donné ses instructions, l'avait placée auprès de Blanche. Elle jouait près de la jeune fille, mais plus en apparence qu'en réalité, le rôle d'un duègne sévère. Sévère, pourquoi l'aurait elle été avec cette bonne petite, toute de cœur, qui lui parlait avec tant de douceur, et la traitait plutôt en amie qu'en domestique ?

Si, souvent, lui faisant son éloge, elle entreprenait Blanche de M. de Mégrigny, ainsi qu'on le lui avait recommandé, c'est que la jeune fille se plaisait à reconnaître elle-même toutes les belles qualités de l'ami de son frère.

Toutefois, elle ne répondait pas complètement à ce que de Simiane attendait d'elle. Elle ne cherchait pas à insinuer à sa jeune maîtresse que M. de Mégrigny rendrait sa femme très heureuse et qu'il était le mari qui lui convenait. Non, cela, elle ne le pouvait pas.

Au contraire, connaissait les intentions du baron et de M. de Mégrigny, elle se sentait prise pour la jeune fille d'une profonde pitié.

Quoi ! on voulait jeter cette fleur de jeunesse et de beauté dans les bras d'un deterré ? C'est monstrueux !

Antoinette ne pouvait pas empêcher cela ; mais elle se disait que si le baron forçait sa sœur à épouser M. de Mégrigny, celui-ci n'aurait rien à dire s'il arrivait certains malheurs conjugaux dont ne sont pas toujours exemptes des unions mieux assorties. Il aurait mérité son sort.

Comme on le voit, Antoinette, fille sans principe et dépourvue de sens moral, était, d'ores et déjà, disposée à fermer les yeux sur une intrigue amoureuse et même à lui prêter la main, si on le lui demandait.

Ce qui avait beaucoup contribué à établir une sorte d'intimité entre Mlle de Simiane et sa femme de chambre, c'est que celle-ci n'était pas une inculte pour la jeune fille. En effet, à l'âge de dix-sept ans, recommandé par un ami de Mme de Simiane, Antoinette était entrée au service de la baronne, qui s'était intéressée à elle, l'avait dressée, ce qui n'avait pas été très facile, et mise à même de remplir assez convenablement les fonctions de femme de chambre.

Antoinette avait toujours été très gentille pour Blanche lorsque la jeune fille, en congé, venait passer un jour ou deux chez sa mère, et Blanche, très sensible à un témoignage d'affection, avait répondu par un sentiment d'amitié aux gracieusetés de la jeune femme de chambre.

Mais Antoinette était à peine restée deux ans au service de Mme de Simiane.

Mais quand Blanche fut à la veille de sortir du couvent, de Simiane pensa à Antoinette pour en faire la femme de chambre de sa sœur. Antoinette et la savait peu scrupuleuse. Et puisqu'elle n'avait pas oublié le passé, elle lui serait absolument dévoué et n'hésiterait pas, s'il le fallait, à devenir sa complice. Donc, aucune autre ne pouvait mieux qu'elle l'aider à arriver au but qu'il poursuivait.

Sûr qu'il pouvait compter sur elle, le baron lui adressa une lettre dont nous donnerons le résumé en ces quelques mots :

« J'ai besoin de toi, viens à Paris de suite, je t'attends. »

Elle reçut la lettre le vendredi matin. Le samedi, à dix

l'après-midi, la tête haute, gonflée d'un vie orgueilleuse, elle rentra à l'hôtel de Simiane.

Le baron la reçut immédiatement

— Ah ! te voilà, lui dit-il, c'est bien, tu ne t'es pas fait attendre.

— Est-ce que je n'ai pas toujours été douté ? Comme autrefois votre volonté est la mienne et vos désirs sont les miens.

— Ma chère, tu es toujours charmante.

— Vous le dites, mais peut-être ne le pensez-vous pas, soupirez-elle.

Elle se mit à pleurer. Ce n'étaient pas de fausses larmes, car elle était très émue ; cela lui faisait quelque chose de le revoir.

Raoul se prêta d'assez bonne grâce à cette tendre effusion.

Ensuite l'ayant fait asseoir et voyant qu'elle était disposée à l'écouter, il lui dit pourquoi il l'avait appelée à Paris. Il lui fit connaître quelques-uns de ses projets et lui expliqua comment elle pouvait être pour lui un auxiliaire. C'était elle qu'il avait choisie pour être, non pas la servante de sa sœur, mais sa confidente et son conseil. Si elle répondait, comme il l'espérait, à ce qu'il attendait d'elle, elle n'aurait qu'à se féliciter plus tard d'avoir été son alliée.

— J'ai compris, répondit-elle, vous pouvez compter sur moi.

Quelques jours après, Blanche sortit du couvent.

— Reconnaît tu mademoiselle ? lui demanda le baron, en lui présentant l'ancienne domestique.

— Oui, mon frère, c'est Antoinette.

Blanche ne dissimula point sa satisfaction.

— Alors, reprit le baron, tu es contente, d'avoir Antoinette pour femme de chambre !

— Oui, mon frère, très contente. Autrefois, quand je n'étais encore qu'une enfant, Antoinette a été bonne pour moi ; aussi je vous le dis devant elle, mon frère, il me sera agréable d'avoir Antoinette auprès de moi, et elle sera plutôt mon amie que que ma femme de chambre.

Alors, je vois que vous vous entendrez fort bien ensemble, tout est donc pour le mieux.

Antoinette avait su gré à la jeune fille de ses bonnes paroles et de l'accueil gracieux qu'elle lui avait fait.

— C'est bon, s'était-elle dit, elle, n'aura pas à faire à une ingrato et, à l'occasion, je saurai le lui prouver.

Nous savons comment Antoinette remplissait auprès de Blanche la mission de confiance dont le baron l'avait investie. Une douce parole, un sourire de la jeune fille lui faisait oublier le rôle qu'elle devait jouer.

Cela ne l'empêchait pas de dire à de Simiane :

— Votre sœur est une mignonne enfant, douce comme un mouton et sans grande volonté ; le moment venu, elle fera tout ce que vous voudrez.

En réalité elle aurait voulu pour Blanche toute autre chose que ce que le baron avait en tête. Malgré ses mauvais instincts, son manque de conscience et de scrupule, malgré sa vénalité et sa perversité, en dépit d'elle-même, elle éprouvait de la répugnance à être complice de ce qu'elle appelait une chose monstrueuse. Et si elle ne pouvait pas aller jusqu'à défendre la jeune fille contre son frère, elle la plaignait du fond du cœur.

II

LES AMOUREUX

On était à Dieppe.

En ce temps-là, Dieppe n'avait pas une grande renommée, et sa belle plage n'était pas, à beaucoup près, ce qu'elle est aujourd'hui.

C'était sur la plage sablonneuse de Trouville, alors très à la mode, très courue, que se donnait rendez-vous le Tout-Paris mondain et élégant. Les autres villes de la côte normande étaient jalouses de Trouville.

Mais, comme toute chose, les engouements passent.

Dieppe et les principales stations balnéaires du littoral partagent maintenant avec Trouville l'honneur de recevoir ces milliers de personnes de deux sexes qui ont l'habitude de passer une saison chaque année au bord de la mer.

Nos personnages étaient à Dieppe depuis huit jours, confortablement ; installés dans un de ces grands hôtels qui ont vue si belle et si étendue sur la Manche.

Ils étaient venus à Dieppe, de préférence à Trouville, précisément parce qu'il était sûr de ne pas y rencontrer autant de Parisiens ; car ils étaient au bord de la mer pour prendre deux mois de repos, et non pour se retrouver mêlés au tumulte et aux agitations de la vie mondaine.

Blanche avait eu cette surprise, ce saisissement qu'on éprouve généralement la première fois qu'on se trouve en présence de la mer.

Tout d'abord elle avait pris plaisir à promener ses regards sur cette immensité liquide, toujours en mouvement, et à entendre le bruit sourd et incessant des vagues.

L'apparition soudaine d'une voile au grand large l'avait ému. De sa fenêtre elle avait vu, le matin, les bateaux sortir du port et y rentrer le soir avant la nuit ; elle s'était amusée à compter les barques des pêcheurs et autres navires qui évoluaient en pleine mer sous ses yeux ; elle s'était même intéressée à suivre le vol rapide et capricieux des mouettes blanches, rassant les flots dans lesquels se mouillaient leurs ailes.

Mais ce spectacle de la mer, si grandiose qu'il soit, est un peu toujours le même, et déjà Blanche en était lasse. Il ne lui offrait plus rien de nouveau.

Enfin la jeune fille ne s'amusa plus, ni dans sa chambre à écouter les histoires plus ou moins drôles qui lui racontait Antoinette, ni sur la plage où il y avait trop vent ou trop de soleil, ni au Casino où, rêveuse et d'un œil distrait, elle voyait danser des jeunes filles plus ou moins jolies, mais toutes gaies et prenant du plaisir autant qu'elles en pouvaient prendre.

Blanche ne dansait pas, et cependant elle était souvent invitée.

— Il faut vous amuser aussi, lui disait Antoinette, pourquoi ne dansez-vous pas comme toutes ces jeunes filles ?

Blanche ébauchait un sourire et secouait la tête.

— Est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

Je l'aime beaucoup, au contraire. Tous les soirs, au pensionnat, nous dansions, entre jeunes filles.

— Eh bien, alors ? Je ne pense pas que vous ayez peur de jeunes messieurs, et je vous assure qu'il est plus agréable de danser avec un jeune homme qu'avec une jeune fille.

— Non, je ne veux pas danser ; je ne connais aucun de ces jeunes gens et aucune de ces demoiselles.

Et Blanche laissait échapper un soupir.

Un jour, Antoinette lui avait dit, la regardant fixement :

— Plus encore qu'à Paris, depuis que nous sommes ici je vous vois songeuse, triste. Qu'avez-vous ?

— Mais rien.

— Vous me cachez la vérité ; je suis maintenant sûre que vous avez un chagrin.

— Non, Antoinette, non, vous vous trompez.

La femme de chambre n'avait pas insisté ; mais elle était convaincue que sa jeune maîtresse avait une douleur au cœur dont elle voulait garder le secret. Mais qu'elle pouvait être la cause de cette douleur ou de ce chagrin ? C'était difficile à deviner.

— Oh ! il faudra bien que je sache un jour ce qui la rend si triste, se disait Antoinette.

On était aux premiers jours d'août, le temps était magnifique, on ne voyait pas un nuage dans le ciel bleu, un vrai ciel d'Italie, et le soleil n'avait jamais plus chaudement caressé la terre de ses rayons d'or.

C'était l'après-midi, vers quatre heures ; baigneurs et baigneuses s'ébattaient dans l'eau salée, et il y avait de nombreux promeneurs sur la plage.

Pas de vent comme les jours précédents, seulement une

douce brise venant du large, qui apportait aux aromes une fraîcheur agréable et bienfaisante. La mer était belle comme le ciel, éblouissante sous le soleil, et clame comme le temps. Il faisait chaud, cependant, malgré la brise de mer ; mais les dames avaient la tête couverte de leur ombrelle pour mettre leurs joues à l'abri des baisers trop ardent du soleil.

Blanche donnait le bras à sa femme de chambre. Elles marchaient lentement. De Simiano et de Mégrigny les suivaient à quelques pas de distance : ils marchaient lentement aussi, car bien qu'il s'appuyât fortement sur le bras du baron. Ludovic était déjà fatigué, exténué pour une centaine de pas qu'il venait de faire.

C'était sur la marche de deux amis que Blanche et Antoinette réglaient la leur. De temps à autre elles se retournaient afin de voir si elles ne mettaient pas entre elles et les deux hommes une trop grande distance.

À un moment, s'étant retournée, Blanche tressaillit violemment, laissa échapper un petit cri et s'arrêta brusquement.

— Quoi donc ? fit la femme de chambre.

Elle vit un jeune homme de tournure élégante, grand, bien fait, à qui de Simiano et de Mégrigny serraient la main.

Cela n'était rien extraordinaire ; la chose ne justifiait ni n'expliquait l'émotion de la jeune fille.

Antoinette regarda Blanche, qui était toute tremblante et rouge comme une pivoine. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle serra contre elle la jeune fille frémissante et sentit que son cœur avait des battements précipités. Elle remarqua aussi que Blanche, qui ne quittait pas des yeux le jeune homme, était audieuse.

— Je comprends, pensa-t-elle, elle connaît ce joli garçon, et je n'ai plus guère à chercher pour découvrir la cause de sa tristesse et de ses rêveries.

Le jeune homme ne s'était pas éloigné et, tout en marchant il causait avec de Simiano.

Les trois hommes eurent bientôt rejoint Blanche et Antoinette, qui étaient restées à l'endroit où elles s'étaient arrêtées.

Le regard de Blanche et celui du jeune homme se croisèrent, rapides comme l'éclair, et le jeune homme vit dans les yeux de Blanche la joie qu'elle éprouvait, de même que Blanche lut dans les yeux du jeune homme combien il était heureux de la rencontrer.

Rien de ce langage muet n'avait échappé à la femme de chambre, cette fois, elle savait à quoi s'en tenir. Sa maîtresse lui avait livré son secret. Blanche et ce jeune homme s'aimaient.

— Monsieur de Bierle, dit le baron, qui n'avait rien remarqué, pas plus que Ludovic, je vous présente ma sœur, Mlle Blanche de Simiano.

Le jeune homme s'inclina silencieusement devant la jeune fille qui, toujours très émue, lui rendit son salut.

— Il faut vous dire, cher monsieur, reprit de Simiano, que ma sœur connaissait déjà votre nom. Je suis abonné au journal où vous publiez votre intéressantes et spirituelles chroniques parisiennes ; eh bien, les jours de votre chronique, le journal n'arrive jamais assez tôt pour Blanche, qui l'attend avec une impatience dont vous avez le droit d'être fier ; elle ne vous lit pas, elle vous dévore.

Quant à votre volume de vers, elle l'a tellement lu et relu que je ne serais pas surpris qu'elle sût par cœur la moitié au moins de vos charmantes poésies.

Ma parole d'honneur, ajouta-t-il en riant, *Les Frioleuses* sont si souvent entre ses mains que je ne serais pas étonné non plus qu'elle les mit la nuit sous son oreille... pour les réchauffer.

Wantant être flatteur, le baron était surtout maladroit.

La rougeur de Blanche était devenue plus vive encore.

— Je suis très heureux, dit M de Bierle, de compter Mlle de Simiano parmi mes lectrices et plus heureux encore si je réussis, avec mes modestes écrits, à lui procurer ces quelques instants agréables.

Il avait prononcé ces quelques paroles d'une voix vibrante d'émotion.

—Monsieur, répondit Blanche, non moins émue que le jeune homme, j'ai lu et relu vos poésies, comme le dit mon frère, avec infiniment de plaisir ; j'aime ce qui touche mon cœur et parle à mon âme. Je lis aussi vos chroniques, monsieur, avec un vif intérêt ; elles ont pour moi un double charme ; celui d'une lecture agréable d'abord ; ensuite, ne connaissant pas le monde et bien peu encore les choses de la vie, elles m'apprennent ce que j'ignore.

—Vous voyez, chère monsieur de Bierle, dit gaiement le baron, comment une petite fille, qui vient de sortir du couvent sait apprécier vos œuvres.

—L'année dernière, dit à son tour de Mégrigny, M. Henri de Bierle a publié un roman parisien qui a eu très grand succès. L'avez-vous lu, mademoiselle Blanche ?

—Non, monsieur, je ne savais pas...

—Ma sœur n'est pas encore une liseuse de romans ; mais elle lira celui de M. de Bierle, qui ne contient rien qui puisse effaroucher une jeune fille. Mais M. de Bierle est aussi auteur dramatique ; on parle d'une comédie de lui en trois actes, qui doit être jouée au Théâtre Français ; nous irons à votre première, chère monsieur. Est-ce pour bientôt ?

—Pas avant cinq ou six mois.

—Vous avez un grand savoir, monsieur de Bierle, l'imagination féconde, une plume alerte ; comme Voltaire et Victor Hugo vous pouvez, en littérature, toucher à tous les genres ; c'est le propre des grands écrivains, des hommes de génie.

—Oh ! de grâce, monsieur de Simiane, arrêtez-vous vous aller trop loin et vous ne rendez confus. On n'est pas un grand écrivain et moins encore un homme de génie quand on n'a, comme moi, qu'un faible talent.

—Le vrai mérite est toujours modeste, cher monsieur ; mais c'est bien, je ne veux pas vous contrarier ; et, comme vous le demandez, je m'arrête.

On avait causé en marchant, et l'on était arrivé à la porte du Casino où l'on entra.

Henri de Bierle, retenu par le baron, — et Dieu sait s'il en était heureux, — passa le reste de la soirée avec ces messieurs, Blanche et Antoinette.

—Etes-vous pour quelque temps à Dieppe ? lui demanda de Simiane, comme on allait se séparer.

—Je pense y rester jusqu'à la fin du mois.

—En ce cas nous nous verrons souvent.

—Je me trouverai très honoré et très heureux, monsieur le baron, lorsque vous voudrez bien m'admettre dans votre société.

—Cher monsieur de Bierle, vous serez des nôtres autant qu'il vous plaira.

Blanche n'était plus ni songeuse, ni triste ; son cœur débordait de joie.

Et en la voyant ainsi rayonnante, Antoinette se disait :

—C'est étonnant comme M. de Simiane sait bien faire ses affaires et celle de M. de Mégrigny ! Décidément ce sont les hommes qui se croient les plus maîtres, qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Henri de Bierle usa, mais n'abusa point ; c'est à dire qu'il se montra extrêmement réservé dans ces rapports avec le baron et les siens et ne fut jamais un importun.

Il accepta un déjeuner qu'il rendit le surlendemain.

L'intimité n'alla pas au delà.

On le voyait chaque jour dans l'après-midi, quelquefois aussi le matin ; mais après avoir causé quelques instants, il quittait la compagnie, sous un prétexte quelconque, faisant violence à son cœur qui aurait voulu le retenir auprès de Blanche.

Maintenant, il n'avait plus aucun doute sur les sentiments de la jeune fille à son égard : il était aimé ! Les regards de Blanche, si éloquents, ses sourires, qui ne s'adressaient qu'à lui seul et que seul il pouvait comprendre, la joie qui éclatait dans ses yeux dès qu'il paraissait, enfin ses rougeurs subites et ses émosions avaient été autant de révélateurs indiscrets.

Et, cependant, aucune parole d'amour n'était encore tombée de ses lèvres.

Un soir, Raoul et Ludovic étant montés dans la salle des jeux afin d'y chercher une distraction et aussi, peut-être, pour se donner le plaisir de voir perdre les joueurs, Blanche et Antoinette entrèrent dans le salon.

Très calme en apparence, Blanche était agitée.

Elle n'avait pas vu Henri de la journée.

Ses yeux ne quittaient presque pas la porte d'entrée ; quelque chose lui disait qu'il la cherchait en ce moment, qu'il allait venir, et elle l'attendait.

En effet, après un quart d'heure d'attente, le jeune homme parut.

Jotant un coup d'œil rapide dans la salle, il vit aussitôt Blanche, devenue très rouge, assise à côté de sa femme de chambre.

—Le voici, vous voilà contente, dit Antoinette à l'oreille de la jeune fille, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

C'était la première fois que la femme de chambre faisait comprendre à sa maîtresse qu'elle avait découvert son secret.

Henri était devant elles et tendait la main à Blanche.

Il s'assit, et après un échange de quelques paroles banales.

—Monsieur de Bierle, êtes-vous danseur ? demanda tout à coup Antoinette.

—Mais, autrefois, je ne détestais pas la danse, répondit le jeune homme.

—Maintenant vous ne dansez plus ?

—Si, je danse encore, lorsque l'occasion s'en présente. Vous mademoiselle Blanche, continua-t-il, il paraît que vous ne dansez jamais.

—Ma chère maîtresse aime beaucoup la danse, — elle me l'a dit, — répliqua vivement Antoinette ; mais n'ayant encore dansé qu'au pensionnat avec ses jeunes amies, elle n'ose pas se risquer dans un bal comme celui-ci ; il lui faudrait un bon danseur, qui mit en elle la confiance qu'elle n'a pas.

Oh ! on va jouer une redowa. Tenez, monsieur de Bierle, je crois bien que si vous invitiez Mlle Blanche, se sentant plus hardie, elle accepterait.

—Ah ! Antoinette, fit la jeune fille, dont le cœur battait à se briser.

Henri lui prit la main et, d'une voix émue :

—Vraiment, dit-il, vous voudriez bien danser avec moi ? Eh bien, accordez-moi cette grâce, je vous en prie.

Blanche regarda Antoinette.

—Mais oui, mais oui, il faut danser ; je ne vois pas pour quoi vous vous refuseriez ce plaisir.

La jeune fille mit sa main tremblante dans celle du jeune homme.

Elle murmura doucement :

—Je veux bien.

L'orchestre jouait le prélude de la redowa. Ils se levèrent, s'enlacèrent, et, à la première mesure de la danse, ils se mêlèrent au flot des danseurs.

Antoinette se disait :

—Eh bien, ça m'amuse, moi, de faire le jeu de ces gentils amoureux.

—Vous dansez très bien et avec une grâce parfaite, dit Henri à la jeune fille.

—Oh ! vous êtes indulgent ; c'est vous qui êtes un excellent danseur ; vous corrigez mes fautes et je parviens ainsi à ne pas faire trop mauvaise figure.

—Pou tant, vous voyez comme on vous regarde, et sur votre passage vous entendez des murmures flatteurs.

De fait, souple, légère, gracieuse, Blanche dansait à ravir, bien qu'elle eût l'oreille plus attentive aux paroles du jeune homme qu'aux mesures de la danse. Elle avait les traits animés, les yeux étincelants, et elle était si belle ainsi, dans le rayonnement de sa joie, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer.

Entre la première et la seconde partie de la redowa, Henri et Blanche se promenèrent dans la salle comme les autres danseurs.

Ainsi, mademoiselle Blanche, disait le jeune homme, votre

frère ignore que nous nous connaissons, que nous nous étions déjà rencontrés ?

— Je n'avais pas à lui parler de vous.

— J'ai été pendant quelques mois absent de Paris.

— Je le sais, vous êtes allé en Algérie.

— Un peu malgré moi ! Ah ! j'ai beaucoup pensé à vous là-bas, c'était en évoquant votre souvenir que je chassais les longues heures de ma solitude. Aussitôt de retour à Paris, je courus rue de Reuilly, au pensionnat, je voulais vous revoir, me sentir pénétré de la douce lumière de vos yeux ; c'était un besoin de mon cœur. Hélas ! depuis quinze jours vous n'étiez plus au pensionnat. Le bonheur que j'avais tant espéré m'était refusé. Je m'en revins triste, désolé...

Bien des fois je suis passé rue de Bellechasse ; vous étiez là, dans cet hôtel de Simiane devant lequel je m'arrêtai, et dont je n'avais pas le droit de franchir le seuil, mais comme si j'avais eu contre moi un méchant démon, la joie de vous voir seulement m'était toujours refusée.

Il y a huit jours, j'appris que vous et votre frère étiez partis. Où étiez-vous allés ? Je m'informai. On me dit que vous étiez à Dieppe. Oh ! je ne fus pas long à mettre dans une valise les choses qui pouvaient m'être nécessaires. Le soir même j'arrivai à Dieppe et le lendemain, vous vous souvenez, mademoiselle Blanche, le lendemain, j'avais enfin le bonheur de vous revoir, de me retrouver près de vous, je l'avais, ce bonheur depuis si longtemps attendu.

Et il fut plus grand, plus complet encore : grâce à l'accueil espéré que me fit M. de Simiane, je pus vous voir tous les jours, causer avec vous, entendre votre douce voix, prendre de ma part vos sourires et m'enivrer de cette clarté de vos regards qui, de loin comme de près, rayonne constamment en moi.

Il parlait d'un ton pénétré, avec chaleur, avec exaltation. La tête inclinée, toute frémissante, Blanche l'écoutait comme plongée dans une délicieuse extase. Elle était sous le coup de la plus violente émotion qu'elle eût jamais éprouvée. Hâletante, pouvant à peine respirer, sa poitrine se soulevait avec force sous l'étoffe légère qui l'emprisonnait, pendant que son cœur s'ouvrait à une joie délirante.

— Mademoiselle Blanche, reprit Henri, après ce que je viens de vous dire, que puis-je ajouter encore ? Cependant il faut que vous les entendiez ces mots qui, depuis que je vous ai revue et retrouvée, brûlent mes lèvres.

Il pencha à son oreille et lui dit avec un accent passionné :

— Je vous aime, Blanche, je vous aime !

Il sembla à la jeune fille que son oreille venait d'entendre une harmonie céleste. Heureuse et en même temps fort troublée, sa tête s'inclina davantage comme si elle eût voulu caresser sa rougeur et son émotion. Mais Henri sentit la main de Blanche presser la sienne.

A ce moment l'orchestre attaquait la seconde partie de la redowa.

Le jeune homme regarda la jeune fille amoureusement, et tous deux, comme pris de vertige, se lancèrent dans le tourbillon de la danse.

Au bout d'un instant, ils devinrent plus calmes et Henri reprit :

— Blanche, c'est vous, sans le vouloir, qui m'avez encouragé à vous faire l'aveu de mon amour. Je vous aime, Blanche, et moi, je vous aime ardemment, comme vous devez être aimée, de toute la force de mon âme. Mais vous m'aimez aussi, ma chère adorée, je l'ai compris, deviné, je l'ai lu dans vos yeux, qui sont le miroir divin où se reflètent toutes vos pensées. Blanche, je vous en prie, dites-moi que je ne me suis pas trompé.

Elle leva sur lui ses yeux rayonnants, laissa courir sur ses lèvres un adorable sourire, et elle murmura :

— Oui, je vous aime.

— Ah ! s'écria-t-il, fou de bonheur, c'est le ciel qui s'ouvre !

La redowa finie, Henri ramena Blanche à sa place.

Ils paraissaient si tranquilles l'un et l'autre, que tout autre que la femme de chambre n'aurait point soupçonné ce qu'ils venaient de se dire ; mais Antoinette ne les avait pas beaucoup perdus de vue et elle avait à peu près deviné tout ce qu'ils s'étaient dit.

— Mademoiselle Blanche, fit-elle, vous avez été parfaite ; vous voyez, il n'y a que le premier pas qui coûte. N'est-il pas vrai, monsieur, que Mlle Blanche a été parfaite ?

— Oui, répondit Henri, mademoiselle a été parfaite, adorable.

— Oh ! j'en étais sûr d'avance.

Encouragée par Antoinette et ne demandant que cela, d'ailleurs, Blanche dansa encore plusieurs fois, jusqu'au moment où de Simiane et de Mégrigny vinrent la chercher pour rentrer à l'hôtel.

— Ah ! vous avez fait danser Blanche, dit le baron à Henri ; c'est très bien, monsieur de Bierle, je vous remercie...

De Mégrigny ne prononça pas un mot ; mais il avait froncé les sourcils et lancé au poète un regard de défiance. Sa contrariété était visible.

Le lendemain il se trouva indisposé et si fatigué, si faible, que le médecin le condamna à garder la chambre pendant trois ou quatre jours.

Il enrageait. Il n'allait pas pouvoir surveiller Blanche ni ce M. de Bierle qui commençait à l'agacer singulièrement. C'était un supplice qu'il allait subir, et d'autant plus cruel que de Bierle lui portait ombrage et qu'il sentait un commencement de jalousie le mordre au cœur.

Ah ! s'il avait su... mais il ignorait. Et puis, qui sait ? s'il avait connu l'amour de Blanche pour Henri, peut-être eût-ce été un bonheur pour la jeune fille.

De Simiane profita du repos forcé de son ami pour faire quelques petites excursions aux environs de la ville, de sorte que Blanche, pendant de longues heures de la journée, se trouva sous la tutelle de sa femme de chambre, et nous savons combien celle-ci était une gardienne peu sévère. Toutefois, elle voyait tout, en ayant l'air de fermer constamment les yeux.

M. de Bierle n'eut garde de ne pas profiter de la facilité qu'on lui donnait de voir la jeune fille et de s'entretenir avec elle. Quelles charmantes causeries ! Et comme ils étaient heureux de pouvoir causer sans contrainte. Ils répétaient le soir ce qu'ils avaient dit le matin ; mais qu'importe ? Il y a toujours un charme nouveau à parler d'amour ; on ne se lasse jamais d'entendre dire : Je vous aime, je vous aime !

Henri offrait son bras à Blanche, et suivis de loin par Antoinette, qui prenait un plaisir extrême à ne tenir aucun compte des recommandations du baron et de M. de Mégrigny, les deux amoureux faisaient de délicieuses promenades.

Ils n'osaient point sortir de la ville, malgré le désir qu'ils avaient de s'aller perdre dans les champs, ni fausser compagnie à la femme de chambre ; mais n'étant pas rappelées à l'ordre, ce qui équivalait à une autorisation, ils cherchaient les endroits écartés, solitaires ; et quand ils croyaient n'être vus de personne, ils s'arrêtaient, se regardaient, l'âme ravie.

Plus d'une fois Antoinette se disait :

— Allons, ils vont bien, les amoureux.

Et elle ajoutait :

— Maintenant, monsieur de Mégrigny, si vous épousez Mlle de Simiane, tant pis pour vous !

Blanche avait dit à Henri :

— Quand parlerez-vous à mon frère ?

— Dès ce soir, si vous m'y autorisez.

— Non, il est préférable que vous fassiez votre demande quand nous serons rentrés à Paris.

— Je ferai selon votre volonté.

Il avait donc été convenu que Henri attendrait qu'on fût de retour à Paris pour demander à M. de Simiane la main de sa sœur.

Un matin, jusqu'à midi, le jeune homme chercha vainement Blanche sur la plage, au casino et dans la ville, de tous les côtés. Qu'était-il donc arrivé ? Elle était malade, peut-être !

Très inquiet, il courut s'informer à l'hôtel.

Le baron de Simiane et sa sœur et M. de Mégrigny étaient partis le matin, à la première heure.

On crut pouvoir donner l'assurance au jeune homme qu'ils ne s'étaient pas rendus dans une autre ville du littoral, mais qu'ils étaient retournés à Paris.

Henri était stupéfié.

La veille, il avait causé assez longtemps avec de Simiane, qui ne lui avait point dit qu'il se disposait à partir. D'ailleurs il n'était à Dieppe que depuis un mois et son intention était d'y rester jusque vers le quinze septembre.

Que s'était-il passé ? Que signifiait ce départ précipité ?

C'était de Mégrigny qui, la veille au soir, avait dit brusquement à de Simiane :

—Je ne veux plus rester ici, partons.

Il m'est désagréable de me trouver en présence de M. de Bierle.

—Ah ! Et que t'a-t-il fait ?

—Si tu es agréable, je ne le sais pas, moi. Ce n'est ni ta société, ni la mienne qu'il recherche, mais celle de ta sœur. Il la fait danser, ils échangent des regards... Les jours où j'étais retenu dans ma chambre, — on me l'a appris, — ils ont fait ensemble de longues promenades, elle à son bras.

—Antoinette était avec eux. Tout cela, mon cher, est bien innocent.

—J'ai aussi une grande confiance en Antoinette ; mais comme toi elle ne voit rien. Enfin M. de Bierle est trop assidu auprès de ta sœur et cela me déplaît.

—Ainsi, tu es jaloux ?

—Oui, et non sans raison : M. de Bierle fait positivement la cour à Blanche et elle en est ravie.

—Tu as remarqué cela ?

—Elle n'est gaie, contente, heureuse que lorsqu'il est près d'elle ; cela saute aux yeux.

—Diable, diable ! fit de Simiane.

Les paroles de Ludovic venaient de lui ouvrir les yeux et il commençait à croire que son ami n'avait pas tout à fait tort.

—Bref, reprit de Mégrigny, le séjour de Dieppe est dangereux pour Blanche, partons.

—Soit, nous partirons. Quand ?

—Pas plus tard que demain matin.

—Eh bien, demain matin, puisque tu le veux. Du reste, nous pouvons maintenant rentrer à Paris : une lettre que j'ai reçue aujourd'hui et que j'ai oublié de te faire lire, m'annonce que les ouvriers ont quitté ton hôtel et qu'il est prêt à te recevoir. Tes voitures sont achetées ; je n'aurai qu'à prévenir le carrossier pour qu'elles soient conduites sous tes remises. Avant de venir à Dieppe, je me suis entendu avec le marchand de chevaux qui tient à ma disposition quatre bêtes surperbes ; tu aura un attelage de prince. J'ai pris d'avance toutes mes dispositions : en moins d'une semaine ta maison sera complètement montée. Tu auras une bonne cuisinière, un valet de chambre, deux valets de pied, un cocher, un palefrenier, un jardinier-concierge. Plus tard, on prendra un second cocher pour Mme de Mégrigny, si c'est nécessaire.

Ludovic serra silencieusement la main du baron.

Immédiatement on s'occupa des préparatifs du départ.

Nous n'avons pas à dire quels furent l'étonnement et la stupeur de Blanche. On le devine. Elle n'avait aucune opposition à faire. Son frère avait parlé, il fallait partir.

Henri de Bierle était rentré à son hôtel très surexcité ; il eut beaucoup de peine à calmer son agitation, car toutes sortes de pensées, aussi sombre les unes que les autres, le tourmentaient.

Il n'avait plus rien à faire à Dieppe ; il prit le dernier train du soir et le lendemain il était à Paris.

III

LE REFUS

Blanche était retombée dans sa tristesse. Il n'y avait que cinq jours qu'elle était revenue à Paris et il lui semblait que des mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été brusquement séparée de celui qu'elle aimait.

—Mon Dieu, qu'a-t-il pu dire et que doit-il penser ? se disait-elle.

Dix fois, vingt fois dans la journée, elle s'adressait cette double question. Elle en était obsédée.

Il était dix heures du matin. Machinalement, promenant sa pensée sur les falaises de Dieppe, à l'endroit surtout où Henri lui avait fait son aveu, elle était rapprochée d'une fenêtre, et, ayant écarté les rideaux, elle regardait dans la cour. Elle entendit le son du timbre de la porte d'entrée et vit celle-ci s'ouvrir.

Soudain, elle poussa un cri de surprise et de joie, s'éloigna vivement de la fenêtre, comme honteuse, et appuya fortement ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements précipités.

Sa pensée n'était plus au bord de la mer, sur les falaises ; le nuage de tristesse qui, tout à l'heure, était répandu sur ses traits, avait disparu de son front s'était irradié.

C'était Henri de Bierle qu'elle venait de voir entrer.

Tendant l'oreille, elle entendit un bruit de pas, puis des portes s'ouvrir et se refermer. Alors prise d'un tremblement singulier, haletante, éperdu de bonheur, elle se laissa tomber dans un fauteuil et des larmes, oh ! de douces larmes, jaillirent de ses yeux.

—Il est avec mon frère, il va faire sa demande, se disait-elle, heureuse et ravie.

De Simiane sursauta et fronça les sourcils quand on lui annonça la visite de M. Henri de Bierle.

Il eut un instant d'indécision. Devait-il ou non recevoir le jeune homme ?

—Au fait, pourquoi pas ? murmura-t-il.

Et il dit :

—Faites entrer M. de Bierle.

Il dissimula sa contrariété sous un sourire aimable lorsqu'il mit sa main dans celle que lui présentait Henri.

—Eh quoi, fit-il, déjà revenu de Dieppe où je vous croyais pour un mois encore.

—Une chose extrêmement sérieuse m'a ramené à Paris, monsieur le baron.

—C'est comme moi, qui ai dû quitter Dieppe brusquement, rappelé par une affaire très importante.

—Voilà ce que j'ai pensé en apprenant votre départ.

—Veuillez vous asseoir, cher monsieur, et faites-moi connaître l'objet de votre visite ; si je peux vous être agréable...

—Agréable est trop peu dire, monsieur le baron ; il dépend de vous que je sois le plus heureux des hommes.

Le front de de Simiane s'assombrit.

—Bah ! fit-il, et comment cela ?

—Monsieur le baron, j'aime Mlle de Simiane.

—Vous dites ?

—J'ai l'honneur de dire à monsieur le baron que j'aime sa sœur, Mlle Blanche de Simiane.

—Allons, cher monsieur, vous voulez rire.

—Oh ! monsieur, prononça Henri avec une gravité qui contenait un reproche sévère.

Il était devenu très pâle. L'attitude hautaine qu'avait prise de Simiane, ne lui annonçait rien de bon. Cependant, il ne se déconcerta point.

—Ah ! je comprends, reprit le baron, d'un ton moitié enjoué, moitié ironique, vous venez saisir ici, sur le vif, un chapitre de roman.

—Je vous en prie, monsieur le baron, répliqua vivement le jeune homme, cessez de plaisanter ; ce n'est pas le moment, je vous assure.

— Soyons donc sérieux, monsieur de Bierle. Ainsi, c'est bien vrai, vous aimez ma sœur ?

— Je l'aime, monsieur le baron, et je viens...

— Voyons, voyons, interrompit de Simiane, mais vous la connaissez à peine.

— Monsieur le baron est dans l'erreur, j'ai le bonheur de connaître Mlle de Simiane depuis dix-huit mois.

— Est-ce possible ! exclama Raoul.

— J'ai deux jeunes parentes au pensionnat des dames de saint-Vincent. C'est dans le parloir du pensionnat que j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois mademoiselle votre sœur.

— Mais alors, monsieur, vous m'avez trompé.

— Trompé, en quoi ?

— A Dieppe, quand je vous ai présenté ma sœur, vous n'avez point eu l'air de l'avoir vue déjà, au contraire.

— Je n'avais pas alors à vous parler des quelques visites que j'ai faites au pensionnat de la rue de Reuilly.

Le baron était devenu très sombre.

— Enfin, dit-il, vous aimez ma sœur ; c'est un de ces accidents qui sont fort fréquents dans la vie. Mais quo puis-je faire à cela, moi ?

— C'est juste, monsieur le baron, puisque vous ne connaissez pas mes intentions.

— En effet, je ne sais pas pourquoi il vous plaît de me prendre pour confident.

Le jeune homme se dressa debout, et d'une voix lente et grave :

— Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur, Mlle Blanche de Simiane.

Raoul blêmit et son regard s'éclaira d'une lueur livide.

— Avant de vous répondre, monsieur de Bierle, dit-il, puis-je vous demander si ma sœur est instruite de votre démarche ?

— Mlle de Simiane m'a autorisé à vous demander sa main ?

— Mais Blanche vous aime donc ? s'écria de Simiane, en proie à une grande agitation.

— J'ai l'inappréciable bonheur d'être aimé de Mlle de Simiane.

— Tout ceci est excessivement grave, monsieur ; si ma sœur vous aime réellement, — ce dont je doute encore, — je me demande de quels moyens de séduction vous avez pu faire usage pour captiver une jeune fille qui, avant de vous connaître, ignorait certainement ce que c'est qu'aimer.

— Monsieur de Simiane, répliqua Henri d'un ton ferme et avec fierté, prenez garde de manquer de courtoisie et de politesse ; vous avez devant vous un honnête homme, un homme loyal.

— Je le sais, monsieur de Bierle, mais j'ai bien le droit, il me semble, de m'étonner... Enfin passons ; il y a plusieurs mois, sans doute, que votre démarche a été décidée entre vous et ma sœur.

— Non, monsieur le baron. Je vous dois la vérité, la voici : lorsque nous nous sommes rencontrés à Dieppe, je n'avais jamais adressé la parole à Mlle de Simiane, et j'ignorais qu'elle m'aimât ; c'est devant vous que, pour la première fois, j'ai parlé à mademoiselle votre sœur.

Ainsi, c'est à Dieppe...

— C'est à Dieppe que nous nous sommes fait l'aveu de notre amour, c'est à Dieppe que Mlle de Simiane m'a autorisé à vous demander en mariage.

Le baron resta un moment silencieux, tortillant sa moustache, puis répondit :

— Eh bien, monsieur de Bierle, il est fâcheux, très fâcheux que nous nous soyons rencontrés à Dieppe et j'en suis désolé... Vous êtes épris de ma sœur, je le crois ; c'est un malheur...

Le jeune homme eut un mouvement d'énergique protestation.

— Un malheur, monsieur, un malheur, continua de Simiane, car il vous faut oublier ma sœur, cesser de penser à elle.

— Monsieur !

— Oh ! je vous plains sincèrement ; je sais ce que c'est qu'un amour sans espoir et combien on en souffre... Je suis plus tran-

quille au sujet de ma sœur, qui n'est encore qu'une enfant ; à son âge, les impressions reçues peuvent être vives, mais elle s'efface promptement, il n'y a eu chez elle qu'un rêve de son imagination de petite fille et le cœur n'y est pour rien. Dans quelques jours, autre chose occupera son esprit et elle ne songera plus à vous.

— Monsieur de Simiane, répliqua Henri avec un accent de tristesse profonde, vos paroles me disent suffisamment que vous repoussez ma demande et que même elle vous déplaît. J'aime votre sœur, monsieur le baron, autant qu'un homme puisse aimer et, permettez-moi de vous le dire, vous parlez beaucoup trop légèrement des sentiments de Mlle de Simiane. Nous nous aimons et de son côté comme du mien l'amour est également sincère et profond.

Je vous en prie, monsieur, réfléchissez avant de prendre une résolution définitive.

— J'ai réfléchi, monsieur de Bierle, et la résolution que j'ai prise est définitive.

— Ainsi, dit amèrement le jeune homme, vous pourriez faire deux heureux et c'est le malheur de votre sœur et le mien que vous voulez.

— Oh ! je ne prends pas ainsi que vous les choses au tragique.

— Monsieur le baron, reprit Henri d'une voix vibrante d'émotion, veuillez m'écouter encore : Je ne tire pas vanité de la particule qui précède mon nom ; mais ce nom, vous le connaissez et savez qu'il est honorable entre tous. Je suis venu vous trouver pour vous parler loyalement, avec franchise et sans aucune pensée ambitieuse. Je n'ignore pas dans quelle situation vous vous trouvez, je sais que mademoiselle votre sœur n'est pas, comme elle devrait l'être, la riche héritière de la noble maison de Simiane.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria le baron avec hauteur.

— Vous le comprenez. C'est parce que Mlle de Simiane n'est pas une riche héritière que j'ai eu la hardiesse de me présenter aujourd'hui devant vous. Si Mlle de Simiane avait été riche, peut-être ne l'aurais-je pas aimée ; et si je l'avais aimée, ce que j'aurais considéré, moi aussi, comme un malheur, je me serais constamment tenu à une distance respectueuse, enfermant au plus profond de mon cœur le secret de mon amour.

Mais Mlle de Simiane n'a pas de fortune.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est connu. Tout le monde sait que les propriétés de M. et de Mlle de Simiane sont tellement grevées d'hypothèques que si elles devaient subir une vente forcée, tout irait aux créanciers, et que la ruine complète de M. le baron de Simiane entraînerait celle de sa sœur.

Le baron, très agité, se mordait rageusement les lèvres.

— Monsieur de Simiane, poursuivit le jeune homme, je n'ai, je vous le répète, aucune pensée ambitieuse : j'aime Mlle Blanche pour elle-même, et avec la certitude que je la rendrai heureuse et que près d'elle je trouverai le bonheur, je vous la demande sans fortune, sans dot. J'ai dix mille francs de rente et je gagne assez aisément avec ma plume de quinze à vingt mille francs par an, et j'ai la jeunesse, le courage et j'aime le travail. L'avenir est sûr ; c'est la garantie du bonheur de Mlle de Simiane.

— Monsieur de Bierle, répondit le baron d'un ton froid, je rends hommage à votre parfaite loyauté et à votre noble désintéressement. Mais je ne puis accueillir favorablement votre demande. J'ai pris des engagements, la main de ma sœur est promise.

Henri eut un sourire nerveux.

— A M. de Mégrigny, n'est-ce pas ? fit-il.

— Je n'ai pas à le cacher, M. de Mégrigny est le futur époux de Mlle de Simiane.

— Et c'est froidement, de gaieté de cœur, que vous avez pu songer à une pareille union ! Oh ! monsieur le baron !... votre sœur a la jeunesse rayonnante et est pleine de vie ; que vous importe ? sa jeunesse, vous l'écrasez ; sa vie, qui pourrait être

si belle, vous la brisez ! Mais voilà : M. de Mégrigny est riche immensément riche, — vous le savez mieux que personne, — et, ébloui par les millions de votre ami, vous n'hésitez pas à sacrifier votre sœur à je ne sais quelle convoitise... Eh bien, je vous le dis, monsieur de Simiane, c'est odieux, c'est horrible !

— Monsieur !

— Je le répète, c'est odieux, horrible !... Oh ! livrer votre sœur à M. de Mégrigny, à ce malheureux qui n'a plus qu'un souffle de vie, qui est déjà à moitié cadavre ; à ce reste d'homme qui n'est plus qu'une machine dont tous les ressorts sont brisés, à M. de Mégrigny, enfin, qui n'a pas le droit, vous entendez, monsieur le baron ? qui n'a pas le droit de se marier !

— Prenez garde, monsieur, de Mégrigny pourrait vous demander raison de vos paroles.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il pourrait exiger une réparation par les armes.

Henri se mit à rire nerveusement.

— Cette réparation, monsieur le baron, je la refuserais ; on ne se bat pas avec un homme qui n'a plus la force de tenir une épée.

Monsieur de Simiane, je vous bien reconnais que j'aurais dû retenu les paroles violentes que je viens de prononcer ; mais j'éprouve une si profonde douleur que je n'ai pu être maître de moi. D'ailleurs, ce que j'ai dit est vrai, et vous le savez aussi bien que moi.

— Permettez, monsieur de Bierle, je vois monsieur de Mégrigny autrement que vous : la santé et les forces lui reviennent, et, avant peu, il aura retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse.

Henri secoua la tête et avec un douloureux sourire :

— Etant données vos intentions, monsieur le baron, dit-il, il faut bien que vous me répondiez quelque chose ; mais vous ne croyez pas plus que moi au retour à la santé, à la vie de M. de Mégrigny. Ah ! je vous en conjure, renoncez à votre fatal projet. Tenez, je ne pense plus à moi, j'écarte complètement ma personne de ce débat ; moi, je puis être malade, je peux souffrir... mais votre sœur, votre sœur, monsieur de Simiane... Songez qu'il s'agit de son bonheur, voyez quelle destinée lui serait réservée et à quoi la pauvre enfant serait condamnée.

— Monsieur de Bierle, répondit le baron, qui avait maintenant peine à se contenir, je suis aussi soucieux que vous, croyez-le, — et avec plus de droit, — du bonheur et de l'avenir de ma sœur. Tout ce que vous pourriez me dire encore serait inutile ; son mariage est décidé, elle épousera M. de Mégrigny et sera la plus heureuse des femmes.

Les traits du jeune homme se contractèrent et, une flamme dans le regard :

— Eh bien, non, non, s'écria-t-il avec emportement, elle vous résistera, et puisque je ne puis la défendre contre vous, elle aura la force de se défendre elle-même, elle ne se laissera pas écraser ! Je ne veux pas vous dire tout ce que je pense, monsieur de Simiane, car j'ai encore du respect pour le frère de celle que j'aime ; mais ne vous y trompez pas, je sais ce qui vous dirige, je sais quels sont les sentiments qui vous font agir. Ah ! Dieu, le Dieu qui protège les faibles, veillera sur Mlle de Simiane et ne permettra pas qu'elle soit immolée !

Le baron tremblait de colère contenue.

— Dieu, répliqua-t-il d'un ton ironique, a à penser à toute autre chose qu'à se mêler de nos affaires. Mlle de Simiane acceptera de la main de son frère l'époux qu'il lui a choisi.

— Ainsi, monsieur le baron, vous ne voulez rien entendre ?

— Monsieur, répondit de Simiane avec raideur, je ne reviens jamais sur une résolution que j'ai prise.

— Ah ! tenez, vous m'effrayez ; mais quelle espèce d'homme êtes-vous donc ?

— Assez, c'est assez ! riposta le baron d'une voix frémissante, cet entretien a trop duré ; monsieur de Bierle, vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme prit son chapeau, resta un instant encore en face du baron, le regardant fixement, puis jeta ce mot : adieu ! et sortit du salon.

— Enfin, grommela de Simiane entre ses dents, nous en voilà débarrassés.

Henri se disait, en s'éloignant :

— Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût m'inspirer autant de mépris et de dégoût !

Dès qu'il fut hors de l'hôtel, il sentit son cœur horriblement serré.

— J'ai eu tort, se dit-il, j'ai été trop vif, trop violent, pourquoi n'ai-je pas eu la force de me contenir ? Assurément ce baron de Simiane est un misérable ; mais, pour elle, j'aurais dû tout supporter. Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il arriver ? Et je ne puis rien faire, rien ! C'est affreux, c'est épouvantable ! Pauvre Blanche, c'est une et douce créature, elle sera leur victime ! Oh ! ce baron, ce baron !...

De grosses larmes roulaient dans ses yeux et des sanglots retenus l'étranglaient.

Pendant quinze ou vingt minutes le baron se promena de long en large, d'un pas agité, fiévreux, les poings serrés, se mordant les lèvres. Il était très surexcité. C'est qu'il s'était senti percé à jour par de Bierle et que le jeune homme n'avait pas craint de lui jeter à la face des choses extrêmement dures, qu'il n'avait pas eu le courage de relever. Il avait dû mettre une sourdine à sa colère, sentant bien qu'il était de son intérêt de ménager le journaliste.

Il tremblait encore de tous ses membres, et la glace, devant laquelle il s'arrêtait à chaque instant, lui faisait voir sa figure d'une pâleur livide et toute décomposée.

Cependant il parvint à se rendre maître de lui, son agitation se calma et sa physionomie reprit peu à peu son expression ordinaire.

Alors ses prunelles étincelèrent, un sourire singulier fit grimacer ses lèvres, et il murmura :

— Je n'ai plus à attendre, il faut en finir !

Il jeta un dernier coup d'œil dans la glace, parut satisfait de l'examen de sa personne, et se rendit à l'appartement de sa sœur qu'il trouva rêveuse, assise dans ce fauteuil où, trois quarts d'heure auparavant, elle avait pleuré de joie.

Elle se dressa debout d'un seul mouvement.

— Ah ! mon frère ! fit-elle.

Et dans l'ouverture de la porte, son regard chercha vainement celui qu'elle s'attendait à voir paraître derrière le baron.

Celui-ci ayant refermé la porte, la jeune fille eut un soupire de déception et un *ah !* rauque vint mourir sur ses lèvres.

— Blanche, dit Raoul, je viens causer avec toi ; es-tu disposée à m'écouter ?

— Mais, oui, mon frère.

— Il s'agit d'une chose très sérieuse.

La jeune fille devina qu'il allait être question de son mariage ; son front s'empourpra, et la joie de son cœur éclata dans ses yeux.

— Eh bien, causons sérieusement, répondit-elle.

— Blanche, tu vas avoir dix-sept ans.

— Oui, bientôt.

— Tu ne t'amuses guère ici, avec moi, un vieux garçon ; très occupé d'affaires diverses, obligé de sortir constamment, je te tiens rarement compagnie, et il m'est impossible de te procurer les plaisirs et les distractions que tu peux désirer et que réclame ton âge.

— Je ne me plains pas.

— C'est vrai ; mais parce que tu es bonne, peu exigeante et que tu aimes ton frère.

Tu n'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Et tu ferais beaucoup pour moi ?

— Tout ce que je pourrais.

— C'est bien. Blanche, tu es en âge d'être mariée, et le moment est venu pour moi de te donner un époux.

— J'attendrais bien encore, mon frère, répondit-elle et baissant les yeux ; mais si vous croyez que le moment est venu, ajouta-t-elle avec une naïveté charmante, je le crois aussi.

— Sans doute, tu pourrais attendre encore un an et même

deux ; mais un parti se présente ; un bon et brave garçon, que tu connais beaucoup, qui t'aime de toute son âme et que, de ton côté, tu ne détestes pas, au contraire, m'a demandé ta main.

Le visage de Blanche devint rayonnant.

—Et, dit-elle, oppressée par l'émotion, vous avez accueilli sa demande. Oh ! mon frère, comme vous êtes bon et comme je vous aime !

Elle jeta ses bras au cou du baron et l'embrassa avec effusion.

Il la laissa faire ; et cependant il voyait bien qu'elle se méprenait.

Ayant toujours ses bras au cou du baron, Blanche continua : —J'étais là, à la fenêtre, quand il est entré, je l'ai vu. Il est encore ici, n'est-ce pas ? il attend que vous l'appeliez. Oh ! oui, il m'aime de toute son âme, et moi aussi je l'aime ! Je savais qu'il devait vous voir et me demander en mariage ; c'était convenu entre nous. Oh ! mon frère, mon frère, si vous saviez comme je suis heureuse !

Le baron se délivra de l'étreinte de Blanche et la repoussa assez rudement.

Elle le regarda ouvrant des grands yeux étonnés ; puis, lui voyant un visage sévère, le regard dur, de grosses larmes roulerent sous ses paupières.

—En effet, dit le baron d'un ton aigre et froid, qui fit passer un frisson dans les membres de la jeune fille, j'ai eu la visite de M. Henri de Bierle ; mais je lui ai eu vite fait comprendre qu'il était trop aunacieux et que sa démarche était celle d'un insensé. S'il n'a pas été impoli et même insolent vis-à-vis de moi, peu s'en est fallu. Enfin il s'est retiré, ayant bien compris qu'il ne devait plus penser à Blanche de Simiane.

Celle-ci atterrée, affreusement pâle, maintenant, était secouée par un tremblement convulsif.

Le baron poursuivit :

—Par exemple, il faudrait que je fusse fou, plus fou encore que M. de Bierle, pour permettre que ma sœur, une Simiane, l'épousât. Est-ce qu'on peut prendre pour mari un poète, un rêveur, un de ces hommes qui sont constamment dans les nuages et disons, en bâillant aux étoiles, leur profond mépris pour les choses ordinaires de la vie ? Pour eux, il n'y a que leurs rêves, et ils vivent si bien en dehors de la réalité qu'ils n'y croient point et ne voient le vrai que dans leurs fictions. Ne vivant que par l'imagination, ils n'aiment et ne peuvent aimer que ce qu'ils créent. Qu'est-ce que c'est que la femme pour ces étonnants personnages qui se croient pétris d'une pâte différente de celle des autres hommes ? Presque rien, un passe-temps agréable, voilà tout.

La jeune fille qui épouse un homme qui écrit, que ce soit en vers ou en prose, est sûrement vouée au malheur. La plus jeune, la plus belle, la plus gracieuse, la plus distinguée, la plus spirituelle ne saurait répondre à l'idéal rêvé ; alors elle est délaissée, dédaignée par son mari, et souvent même elle ne lui inspire que du dégoût et du mépris.

Et Blanche de Simiane que je veux voir heureuse parmi les plus heureuses, épouserait M. de Bierle, qui est un de ces hommes, un de ces fous ! jamais, jamais !

De cette absurde tirade de son frère, il n'était arrivé que des mots sans suite aux oreilles bourdonnantes de la jeune fille. Mais eût-elle entendu, qu'elle n'aurait certainement pas compris.

Voyant que sa sœur ne répondait point et qu'elle restait dans son immobilité, le baron s'approcha d'elle et lui saisit le bras.

Elle tressaillit violemment.

—Blanche, est-ce que tu ne m'écoutes pas ?

—Si, mon frère, si, je vous écoute, répondit la pauvre enfant, comme brusquement réveillée.

—A la bonne heure ! Eh bien, c'est assez nour être occupés de M. Henri de Bierle, nous n'avons plus à parler de lui.

—Je l'aime, mon frère, je l'aime ! s'écria Blanche d'une voix déchirante.

—Tu te trompes répliqua-t-il, c'est une idée que tu t'es mise dans la tête, et qui en sortira aussi facilement qu'elle y est entrée.

La jeune fille secoua tristement la tête :

—C'est dans mon cœur, prononça-t-elle d'une voix étranglée.

—Non, non, tu t'imagines cela.

Elle soupira et un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Le baron eut un vif mouvement d'impatience et reprit :

—Blanche, tu n'es plus une enfant, tu dois être sérieuse ; il y a dans la vie autre chose que des futilités, et il te faut la voir maintenant sous son aspect réel et pratique. Tu es jeune et belle, gracieuse, distinguée, parfaite en tout, tu dois briller au premier rang parmi les jeunes femmes de notre monde. Blanche, je veux, tu entends ? que tu sois admirée et enviée ; enfin, ce que je veux pour toi c'est le luxe, le grand luxe.

—Je ne désire point tout cela mon frère ; je ne demande qu'à être heureuse.

—Heureuse, tu le seras, et, je te le répète, si heureuse que ton bonheur sera envié. Notre ami Ludovic de Mégrigny est, tu le sais, immensément riche ; je n'ai pas à te faire son éloge ni à te parler des brillantes qualités de son cœur, tu le connais et tu as pu apprécier tout ce qu'il y a en lui de bonté et de dévouement. De Mégrigny t'aime passionnément—si tu ne l'as pas depuis longtemps deviné, je te l'apprends,—il t'aime, il t'adore ! Convaincu qu'il te rendra la plus heureuse des femmes, il m'a demandé ta main, que je lui ai accordée. Blanche, notre ami met à tes pieds une fortune princière, ses millions ; il te demande le bonheur pareil à celui qu'il veut te donner, et si je désire vivement que tu épouses de Mégrigny, c'est que je veux, en même temps, assurer un avenir heureux à ma sœur et à mon ami.

La jeune fille, frappée de stupeur, regardait son frère avec effarement.

—Maintenant, Blanche, reprit le baron, j'attends que tu me dises : Je consens à épouser M. de Mégrigny.

—Je ne peux pas dire cela, mon frère, non, non, je ne peux pas ! s'écria-t-elle éperdue.

—Pourquoi ? fit-il d'un ton sec.

—Je n'aime pas M. de Mégrigny, je ne peux pas l'aimer, puisque j'aime.

—Tais-toi ! l'interrompit-il avec violence, tu ne dois plus penser à M. de Bierle, et je ne veux plus entendre parler de cet intrigant, qui a employé je ne sais quels moyens pour te subjuguier. Mais tu ne peux pas me dire, à moi, que tu n'aimes pas Ludovic ; souvent, tu m'as parlé de ta grande affection pour lui.

—J'ai de l'amitié pour M. de Mégrigny, mais l'amitié n'est pas l'amour.

—Allons donc ! A ton âge, tu ne peux pas savoir ce que c'est que l'amour !

—Je ne suis plus une enfant, mon frère, vous l'avez dit tout à l'heure ; malgré ma jeunesse, je sais la différence qui existe entre le sentiment qui est l'amitié et celui qu'on appelle l'amour.

—Eh bien, c'est par l'amitié que commence l'amour ; tu aimeras Ludovic d'amour ; tu dois, il faut que tu l'aimes ainsi.

—Jamais, mon frère, c'est impossible !

—Blanche, rien n'est impossible, et quand tu seras sa femme...

—Mon frère, répliqua-t-elle vivement et d'un ton ferme, je ne veux pas être la femme de M. de Mégrigny.

—Malheureuse ! exclama-t-il, ayant dans le regard un éclair de fureur.

—Mon frère, continua-t-elle d'une voix douce et tremblante, vous voulez mon bonheur ; mais vous vous trompez si vous croyez que je le trouverais en devenant la femme de M. de Mégrigny. Vous ne voulez pas que je me marie selon mon cœur ; c'est bien, je ne me révolterai pas contre votre autorité ; mais, de grâce, n'exigez point de moi plus que vous ne pouvez obtenir ; mais, de grâce, n'exigez point de moi plus que vous ne pouvez obtenir ; ma soumission à vos volontés ne sau-

rait aller jusqu'au sacrifice des aspirations de mon âme et d'un sentiment qui est, je le sens bien, toute ma vie.

Le baron était très pâle et tremblait de colère. Mais il ne pouvait que se mordre les lèvres, sentant bien que loin d'obtenir ce qu'il voulait par la violence, il perdrait, au contraire, irrémédiablement, la cause qu'il lui fallait gagner.

Mais que devait-il faire ?

IV

BONHEUR PERDU

Ce qu'il devait faire ? De Simiane y songea pendant les quelques instants de silence qui succédèrent aux paroles de la jeune fille.

Il s'était bien attendu à une certaine résistance dont il espérait avoir facilement raison, mais non à se trouver en face d'une volonté forte, pouvant tenir tête à la sienne et même la vaincre. Dans ces conditions, il devait renoncer à imposer sa volonté, les paroles de colère, les menaces seraient également impuissantes. Il fallait trouver autre chose. Par exemple, agir fortement et en même temps sur l'esprit et le cœur de la jeune fille dont il connaissait l'extrême sensibilité. C'était un autre rôle à jouer ; mais de Simiane, habile comédien, pouvait s'en tirer à merveille.

— Ainsi Blanche, dit-il, malgré toutes ses qualités, malgré la richesse qu'il t'apporte malgré le bonheur que te promet cette union, malgré les conseils que te donne ton frère, tu ne veux pas épouser M. de Mégrigny ?

— Je ne veux pas l'épouser, mon frère, et vous savez pourquoi.

Après cette réponse, nettement formulée, le baron poussa un long soupir et regarda sa sœur en secouant tristement la tête.

Blanche vit des larmes dans les yeux du baron et s'écria très émue :

— Oh ! mon frère, mon frère !

Il eut un nouveau soupir, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme accablé, puis murmura :

— Plus d'espoir, plus rien, tout est fini pour moi !

— Mon frère, que dites-vous ? qu'avez-vous ? Mon Dieu, je ne vous comprends pas !

Elle s'approcha de lui.

— Laisse-moi, lui dit-il d'une voix douce, qui contrastait singulièrement avec le ton dur de ses précédentes paroles, laisse-moi.

Blanche, étonnée, devenait sérieusement inquiète.

Soudain, de Simiane se redressa brusquement, agita ses bras au dessus de sa tête et s'élança hors de la chambre.

La jeune fille resta immobile, comme pétrifiée, et troublée jus qu'au fond de l'âme. Au bout d'un instant, elle parut se ranimer, elle regarda autour d'elle avec une sorte d'effroi, puis, couvrant son visage de ses mains, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Hélas ! c'étaient des larmes de douleur après les larmes de joie !

Le baron reparut. Il paraissait très calme ; mais il était sombre, la douleur était peinte sur son visage et il y avait de l'égaré dans ses yeux.

La jeune fille s'avança vers lui, les bras tendus. D'un mouvement de la main, il l'arrêta.

— Mon frère, mais qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle entre deux sanglots.

— Ah ! ce que j'ai ! fit-il avec un sourire navrant.

Et il enveloppa sa sœur d'un regard où éclatait la plus vive tendresse.

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent.

— Calme-toi, chère petite, calme-toi, dit le baron avec un accent de douleur contenue, ce n'est pas le moment de verser des larmes, tout à l'heure tu pourras pleurer. Ah ! tu me demandes ce que j'ai, eh bien, tu vas le savoir.

Après une pause, il reprit d'une voix lente et grave.

— Blanche, je viens de prendre une résolution suprême, et pour que tu comprennes bien à quels sentiments j'obéis, il me faut te révéler des choses que j'aurais voulu te laisser toujours ignorer ; ah ! c'est un aveu pénible que je te vais faire. Blanche, j'ai manqué à plusieurs de mes devoirs, je suis coupable envers moi et plus encore envers toi.

— Mon frère, vous vous calomniez ! s'écria la jeune fille de plus en plus étonnée et inquiète.

— Non, je dis ce qui est. Blanche, je me suis laissé aller à des entraînements funestes et c'est à mes dépens que j'ai appris à connaître la vie. Dans ces dernières années, j'étais joueur et j'aimais trop le plaisir, j'ai jeté dans un gouffre la fortune qui me venait du baron de Simiane, notre père, de plus, j'ai contracté des dettes sous lesquelles s'est trouvé englouti l'héritage que j'ai recueilli à la mort de notre mère. J'ai voulu me relever ; pour cela je me suis lancé dans des affaires que je croyais bonnes et qui étaient mauvaises, et j'ai complété ma ruine. Blanche, je ne possède plus rien, tu entends ? plus rien !

— Mon frère, tout ce qui m'appartient est à vous, je vous le donne ! s'écria la jeune fille avec un superbe élan du cœur. Le baron secoua tristement la tête.

— Oh ! répondit-il, je connais ton excellent cœur, mais, hélas ! ce que tu m'offres, ce que tu voudrais me donner pour me soustraire aux coups terribles que mes créanciers sont prêts à me porter, n'existe plus.

— Que dites-vous ?

Blanche, j'ai touché à ta fortune, qui devait m'être sacrée je l'ai engloutie avec la mienne, je t'ai entraîné dans ma ruine.

— Mon Dieu !

— Je te le répète, poursuis-je de Simiane, j'ai manqué à mes devoirs, je suis vis-à-vis de toi un mandataire infidèle. Ah ! la ruine ne serait rien, s'il n'y avait pas ses conséquences fatales, et elles sont affreuses, épouvantables... C'est la honte pour moi, Blanche, la honte, le déshonneur.

— Oh ! mon frère, mon frère ! gémit la jeune fille.

— Je n'ai pas fini, ma sœur, écoute encore. Seul, ton mariage avec Ludovic de Mégrigny pouvait me sauver, tu ne le veux pas ; c'est bien, n'en parlons plus. Mais, moi, je suis perdu, perdu ! Je ne veux pas rester plus longtemps dans l'affreuse situation où je me trouve. La honte, le déshonneur ! non, non, jamais ! Oh ! le baron de Simiane déshonoré, montré au doigt ! Non, il faut échapper à la honte ; mieux vaut mourir !

Blanche écoutait haletante, la poitrine étreinte par une horrible angoisse.

— Ma sœur, repit de Simiane avec un accent douloureux, la suprême résolution que je viens de prendre est de me tuer. La jeune fille chancela comme sous un coup de massue.

— Non, non, je ne veux pas ! exclama-t-elle.

— Blanche, dit le baron d'une voix sourde, me brûler la cervelle est tout ce qui me reste à faire.

Et, brusquement, il tira de sa poche un revolver.

La jeune fille poussa un cri terrible.

— Adieu, Blanche, adieu, ma sœur bien-aimée ! dit de Simiane en soupirant.

Il appuya le canon du revolver au milieu de son front.

Un second cri, plus terrible encore que le premier, s'échappa de la poitrine de Blanche, et éperdue, les yeux hagards, folle d'épouvante, elle bondit vers son frère dont elle saisit violemment le bras.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit-il, faisant semblant de vouloir dégager son bras, je veux mourir, il faut que je meure !

Non, s'écria Blanche avec force.

— Ma sœur, la mort est ce qu'il y a de meilleur pour moi, puisque, maintenant, rien ne peut plus me sauver du déshonneur !

— Si, si, mon frère ! J'épouserai M. de Mégrigny !

— Que dis-tu ? exclama le baron, qui se laissa arracher le pistolet.

— J'épouserai M. de Mégrigny ! répéta la jeune fille, en jetant l'arme à l'autre extrémité de la chambre.

Alors de Simiane entoura sa sœur de ses bras et, avec transport, comme en délire, il couvrit de baisers son front et ses joues.

Elle sanglotait et pleurait à chaudes larmes.

Le baron tomba à ses genoux ; il tenait ses mains sur lesquelles il collait ses lèvres.

— Ah ! ma sœur, ma bonne petite sœur, disait-il ayant des larmes dans la voix, ce n'est pas seulement la vie que tu me sauves, c'est aussi l'honneur de ton frère, l'honneur du nom de Simiane !

Soudain, la jeune fille laissa échapper une plainte, chancela ferma les yeux et s'éroula sur le parquet. Elle avait perdu connaissance.

C'était le contre coup des émotions terribles qu'elle venait d'éprouver.

Le baron appela la femme de chambre et lui dit, lui montrant Blanche, étendue sur le tapis.

— Elle vient de s'évanouir ; faites-la revenir à elle.

— Mais que s'est-il donc passé ? demanda Antoinette, tout en commençant à donner ses soins à la jeune fille.

— Oh ! presque rien, une émotion un peu vive. Elle consent à épouser M. de Mégrigny.

— Ah ! fit Antoinette.

Et elle ajouta, hochant la tête :

— Vous êtes fort, monsieur de Simiane.

Oh ! oui, il était fort, le misérable, très fort. Le plus habile comédien n'aurait peut-être pas aussi bien rempli le rôle odieux qu'il venait de jouer.

Blanche se sacrifiait, il condamnait la pauvre enfant à une existence de douleur et de larmes ; mais que lui importait ce la ? Quand il triomphait, que lui importait l'écrasement des autres ?

Revenue à elle, Blanche se souvint. En pensant à Henri, elle pleura, pleura beaucoup, tant que ses yeux eurent des larmes. Cependant elle ne regretta point les paroles que la terreur lui avaient arrachées. Elle croyait sincèrement que la vie et l'honneur de son frère étaient le prix de son sacrifice. Pauvre Blanche !

Dans l'après-midi, de Mégrigny vint faire sa visite habituelle et causa quelques instants avec le baron avant de voir la jeune fille.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il à Blanche, tenant ses petites mains tremblantes et brûlantes de fièvre dans les siennes, qui étaient glacées, ainsi, vous consentez à m'épouser, vous voulez bien être ma compagne aimée, adorée ?

— Oui, répondit elle.

Il ne remarqua point ce que contenait de douleur ce "oui" prononcé d'une voix brisée. Il ne s'apercevait de rien ou ne voulait rien voir.

Il sentit dans son cœur une sorte de vibration et il lui sembla qu'une douce chaleur passait dans ses membres. Du reste, toujours, quand il se trouvait en présence de la jeune fille, il semblait au pauvre épuisé qu'elle le réchauffait de son regard, qu'elle faisait pénétrer en lui comme un élixir de vie et qu'il se sentait renaître.

Illusion trompeuse ! Il prenait ce qu'il désirait pour la réalité.

La joie qu'il éprouvait était dans ses yeux, dans son langage, et il se plaignait de ne pas trouver assez de mots pour l'exprimer. Les paroles qui tombaient de ses lèvres ne traduisaient point comme il l'aurait voulu l'allégresse de son cœur.

Il ne pensait plus à sa santé à jamais détruite, il ne sentait pas que son corps usé n'avait plus de force, qu'il n'y avait plus en lui qu'un faible souffle de vie ; il parlait de ses projets d'avenir, des longs jours de félicités, du bonheur que lui promettait le mariage. Il ressemblait à l'aveugle qui dit : j'ai vu ceci, je vois cela. C'était navrant de l'entendre dire toutes ces choses, qui témoignaient de son inconscience, de l'ignorance où il était de son triste état ; et Blanche étonnée, un peu ahurie, le regardait avec un sentiment de douce pitié.

Encore jeune par le cœur, le pauvre garçon s'imaginait que la possession de cette belle jeune fille qu'il aimait donnerait satisfaction à tout ce qu'il désirait, que, grâce à elle, il recouvrerait sa santé et ses forces perdues, qu'il retrouverait auprès d'elle les chauds enthousiasmes de sa jeunesse.

Comme il s'abusait ! mais il croyait ne pas se tromper. Enfin il avait l'espoir, et l'espoir le rendait heureux. Souvent le bonheur est fait d'illusions, et ils ont droit de s'estimer heureux ceux qui en ont encore ou peuvent en avoir.

Dès le lendemain, de Simiane s'occupa du mariage. Si de Mégrigny était impatient d'être l'époux de Blanche, il avait, lui, hâte d'en finir. Car, sait-on jamais ce qui peut arriver ? Tout allait bien, cependant ; quoique désolé, Blanche restait ferme dans sa résolution, et il connaissait assez sa sœur pour être sûr qu'elle ne retirerait pas son consentement, qu'elle accomplirait son sacrifice. Il ne voyait pas qu'il eût quelque chose à redouter, mais il n'était pas absolument tranquille. Tant il est vrai que le gredin le plus endurci ne commet pas impunément une mauvaise action !

Henri de Bierle était un homme de cœur, très fier et plein de dignité, sans doute il ne viendrait pas se mettre en travers de ses projets, cependant, de ce côté, il avait une certaine inquiétude. Enfin, pour beaucoup de raisons, il tenait à ce que le mariage eût lieu dans le plus bref délai possible. Aussi mit-il une activité extraordinaire à remplir les formalités légales.

Grande fut la surprise des gens qui connaissaient le baron et de Mégrigny quand ils apprirent que ce dernier allait épouser Blanche de Simiane.

On avait déjà beaucoup causé du changement de conduite de Raoul et du superbe héritage de la tante d'Amérique. On mit de nouveau les deux amis sur la sellette. Ils étaient également blâmés. Il y eut de nombreux commentaires, et, en général, les interprétations étaient peu bienveillantes.

Pourquoi ce mariage ? Si un calcul vénal du baron n'en était pas l'unique raison, on ne comprenait pas davantage qu'il épousât une jeune fille de dix-sept ans. A quoi pensait-il donc, cet agonisant ? Il fallait qu'il fût tout à fait fou. Est-ce qu'il faisait sa femme de cette jeune fille pour qu'elle l'assistât à ses derniers moments ? Mais c'est une garde-malade et des religieuses qu'on appelle au chevet d'un mourant. En vérité, on n'a pas le droit de se marier la veille de son enterrement.

Bref, on trouvait ce mariage scandaleux, et l'on se demandait s'il ne se trouverait pas quelqu'un pour empêcher une pareille infamie.

De Simiane et de Mégrigny se bouchaient les oreilles et laissaient dire.

Un des médecins qui avaient soigné de Mégrigny et qui était un peu son ami, crut qu'il était de son devoir de présenter quelques observations au malade au sujet de son mariage. Mais Ludovic, sur ce point, ne voulait pas entendre raison.

— Mon cher docteur, répondit-il d'un ton aigre, vous vous faites auprès de moi l'écho de bavardages et de clabauderies dont je n'ai nul souci. De quoi se mêlent les gens et que m'importe ce que peuvent dire et penser des envieux ? Ah ! je les connais tous ces beaux parleurs ! Riche, ils étaient mes amis ; ruiné, ils se sont éloignés de moi avec dédain. Devenu riche, plus riche que je ne l'avais été, je ne veux plus de faux amis, j'aime mieux avoir des jaloux, je les laisse dire.

Ah ! on prétend que je suis à moitié mort ; non, morbleu ! je suis vivant, bien vivant, et on le verra. Je me marie parce que, étant seul au monde, je veux avoir une famille.

Le médecin ébaucha un sourire mélancolique,

— J'épouse Mlle Blanche de Simiane parce que je l'aime, continua Ludovic, et que je suis sûr qu'elle sera la plus heureuse des femmes. Dans cette chose importante, la plus sérieuse de la vie, je n'ai pris conseil que de mon cœur.

— Trop de votre cœur, monsieur de Mégrigny, répliqua le médecin, et pas assez de l'état d'épuisement dans lequel vous êtes, je ne vous le dis que pour votre bien et de conscience.

— Ah ! vous voilà comme les autres ! s'écria Ludovic s'emportant, et comme les autres vous vous trompez ! Sachez-le,

monsieur, mon cœur et ma conscience sont d'accord. Je le répète, je suis vivant, bien vivant et me sens robuste comme à vingt ans.

Le médecin n'avait plus à insister ; c'eût été peine perdue.

Ayant rempli son devoir d'honnête homme, il avait fait ce qu'il devait dans l'intérêt de son client et de Mlle de Simiane.

Toutefois, ne s'en tenant pas à sa démarche auprès de M. de Mégrigny, il fit une autre tentative auprès du baron, qu'il connaissait depuis longtemps. Il lui dit franchement qu'il ne comprenait pas qu'il mariât sa sœur à M. de Mégrigny.

Le baron se mit à rire et répondit :

— Mais, mon cher, je ne suis pour rien dans ce mariage ; ils se conviennent, ils s'aiment, ils se veulent. Que voulez-vous que je fasse ?

— Votre devoir, il me semble, serait d'éclairer votre sœur.

— Eclairer ma sœur ! A mon tour, je ne vous comprends pas.

— Si, vous me comprenez très bien et vous savez ce que je veux dire.

— Non, vraiment. Qu'est-ce que vous voulez dire.

Le médecin n'était pas dupe du baron, qui faisait l'homme étonné.

— De Simiane, répondit-il, je regrette que vous soyez dans une ignorance aussi complète de certaines choses. En ma qualité de médecin, il est des révélations qu'il ne m'est pas permis de faire. Vous m'avez entendu, je n'ai rien à vous dire de plus. En raison de nos anciennes relations, j'ai cru pouvoir vous donner un avertissement, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Après ces paroles, prononcées avec froideur, le médecin quitta le baron, en se disant :

— Blanche de Simiane est une victime.

Resté seul, le baron haussa les épaules. Sa mauvaise humeur était visible.

— Jusqu'au médecin qui s'en mêle, grommela-t-il entre ses dents ; ils sont tous comme des enragés. Ah ! ça, on ne pourra plus rien faire, bientôt, sans être forcé de prendre l'avis de tout le monde.

— Henri de Bierle ne tarda pas à apprendre le prochain mariage de Blanche. Il se sentit comme écrasé. Une blessure faite à son cœur par la lame d'un poignard n'aurait pas été plus terrible.

Pendant plusieurs jours, dégoûté de tout, incapable d'écrire une ligne, il resta enfermé dans sa chambre ne voulant voir et recevoir personne.

A chaque instant sa douleur faisait explosion et sans cesse il répétait :

— Perdue, elle est perdue pour moi !

Il avait aussi de fréquents accès de fureur pendant lesquels il se tordait les mains, se roulait sur le parquet, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage. C'était un horrible désespoir. Et quand il se calait, il s'écriait :

— Oh ! le misérable, le misérable !

Puis, la tête dans ses mains, pressant son front brûlant, il se mettait à pleurer comme un enfant. Et, chaque mot souligné par un sanglot, il murmurait :

— Pauvre enfant, pauvre enfant ! Comme moi elle pleure, comme moi elle est plongée dans la douleur, le désespoir.

Oh ! il n'accusait pas la jeune fille ; elle ne l'avait pas trompée, elle ne lui avait pas menti quand, rougissante et lui serrant la main, elle lui avait dit qu'elle l'aimait.

Il ne pouvait pas l'accuser, car il savait qu'elle était un sacrifice, une victime !

Il avait espéré qu'elle se défendrait contre son frère, que elle saurait résister ; mais il savait quelle espèce d'homme était le baron, il devinait les tortures morales que la malheureuse enfant avait subies et il ne pouvait lui en vouloir — il l'aimait trop pour cela — d'avoir manqué de force et de volonté.

Il ne savait pas quels moyens le baron avait employé pour briser la volonté de sa sœur, pour avoir raison de sa force, de cette force que donne l'amour ; mais il en était sûr, Blanche se sacrifiait :

Des idées folles lui passaient par la tête : il se demandait

s'il ne devait pas aller provoquer de Simiane d'abord, de Mégrigny ensuite, afin de se faire tuer par le premier ou de les tuer tous les deux. C'était insensé, il le reconnaissait. Ainsi, il ne pouvait rien faire pour Blanche, il ne pouvait pas sauver la victime. Cela le mettait en rage, le faisait rugir.

Et, c'était quand il était forcé de constater son impuissance qu'il s'écriait avec désespoir :

— Perdue, elle est perdue pour moi !

Quand il eut repris possession de lui-même et qu'il put reprendre sa plume, ce fut, avant tout travail, pour écrire les lignes suivantes :

“ Mademoiselle Blanche,

“ Vous vous mariez. Dans quelques jours vous serez la femme de M. de Mégrigny.

“ Je ne sais pas si je fais bien de vous écrire ; mais je ne veux pas garder le silence, afin que vous sachiez que je ne serai jamais indifférent aux choses qui nous touchent.

“ Je ne vous adresse aucun reproche, car vous avez été sincère avec moi ; et cependant je vous aime, autant qu'un homme peut aimer, de toute la puissance de mon être, et Dieu sait ce que mon amour, maintenant sans espoir, me fait souffrir. Je ne vous fais aucun reproche, malgré la plaie que j'ai au cœur et qui restera toujours saignante. Oui, car le pourrais-je, je ne voudrais pas la guérir ; ce serait vouloir cesser de vous aimer et je veux, au contraire, garder mon amour comme un culte et en souffrir.

“ Vous épousez M. de Mégrigny, cet homme que je hais, maintenant, autant que je vous aime ; vous l'épousez, mais c'est seulement votre main qu'il prend, votre cœur reste à celui à qui vous l'avez donné. Oh ! ne me détrompez pas, laissez-moi cette croyance, qui est ma consolation.

“ Où sont-ils ces beaux projets que nous avions rêvés ensemble ? Où sont-elles toutes ces douces choses qui devaient ravir nos âmes ?

“ J'ignore ce qui s'est passé entre vous et votre frère après la démarche que j'ai faite auprès de lui, ainsi que vous m'y aviez autorisé ; mais la voix de mon cœur me crie Au lieu de l'accuser, plains-la ; elle se sacrifie, c'est une victime !

“ Ainsi je ne suis pas seul à verser des larmes, il y a une autre douleur non moins grande que la mienne !

“ Blanche, on nous sépare ; mais notre commun malheur est un lien mystérieux qui nous attache encore l'un à l'autre.

“ Et pourtant je donnerais ma vie avec joie pour vous épargner une douleur. Je voudrais souffrir seul, oui seul, si, au prix de mes souffrances, je pouvais acheter votre bonheur. Mais, hélas ! vous êtes une victime, vous ne pouvez pas être heureuse !

“ Recevez, mademoiselle Blanche, les hommages d'un pauvre cœur brisé, qui ne vit plus que par votre souvenir.

“ Henri DE BIERLE. ”

Cette lettre n'arriva pas jusqu'à la jeune fille, de Simiane ayant donné l'ordre d'intercepter tout écrit qui pourrait être adressé à sa sœur.

Ce fut Antoinette qui reçut la missive et la remit au baron. Il la lut, les sourcils froncés et en haussant les épaules. Comme il achevait de lire, on lui annonça une visite. Avant d'aller recevoir le visiteur, il rendit la lettre à la femme de chambre, en lui disant :

— Tiens, lis aussi cette élégie, ça t'amusera.

Antoinette s'empressa de satisfaire sa curiosité.

— Quel brave jeune homme, murmura-t-elle, et comme il l'aime ! Ah ! si j'avais été aimée ainsi, moi ! soupira-t-elle.

Elle resta un instant pensive.

— Au fait, oui, reprit-elle, je garde cette lettre ; peut-être un jour pourra-t-elle servir à quelque chose.

Et elle la glissa dans sa poche.

Quelques instants plus tard, quand le baron la lui réclama, elle répondit :

—Ma foi, monsieur Raoul, je ne pensais pas que vous désireriez la relire ; je l'ai déchirée et jetée au feu.

—Du moment qu'elle est détruite, c'est bien.

Quelques jours après, le baron conduisit sa sœur chez son futur mari. Lui et de Mégrigny voulaient faire admirer à Blanche les magnificences de sa prochaine demeure.

La pauvre enfant regarda tout ce qu'on lui montra sans rien voir. Sa pensée était ailleurs. Elle était encore plus triste que les jours précédents. Elle était résignée, mais comme elle souffrait !

L'appartement qui, bientôt, allait être le sien, était une merveille d'élégance et de bon goût. Décoration, tentures, tapis et tapisseries, meubles, objets d'art, tout était luxueux, superbe.

—Vous plaisez-vous ici ? lui demanda Ludovic.

—Je l'espère, répondit-elle.

—Votre appartement est-il selon vos goûts ?

—Oui.

—Alors vous êtes satisfaite ?

—Oui.

—C'est votre frère qui a arrangé tout cela ; peut-être n'aurais-je pas su faire aussi bien que lui. Nul ne sait mieux que Raoul ce qui convient à une jeune femme et ce qu'il faut pour charmer ses yeux. C'est lui aussi qui m'a guidé dans le choix des bijoux que je désire vous offrir ; je vous les porterai demain et j'espère qu'ils vous plairont.

—Ludovic a fait des folies, dit le baron ; il a dépensé pour toi, chez le bijoutier seulement, deux cent cinquante mille francs : diamants, rubis, émeraudes, perles, saphirs n'étaient jamais assez beaux. Les bracelets, les boutons d'oreilles, les broches, les bagues, une rivière de diamants, un diadème sont autant de merveilles. C'est magnifique, Blanche, et tu trouveras comme moi que c'est trop beau.

—Non, répliqua vivement de Mégrigny, car il n'y a rien de trop beau pour Mlle de Simiane et il n'y aura jamais rien d'assez beau pour Mme de Mégrigny.

La jeune fille regarda Ludovic et ébaucha un pâle sourire.

On lui parlait de bijoux merveilleux. Des bijoux ! C'était autre chose que demandait son cœur. Est-ce qu'elle avait besoin de pierreries pour porter le deuil de son bonheur perdu !

Huit jours plus tard, Blanche de Simiane s'appelait Mme de Mégrigny.

La cérémonie religieuse avait immédiatement suivi celle du mariage à la mairie. Un très petit nombre de personnes avaient accompagné les mariés et leurs témoins ; il est vrai que l'on n'avait fait que quelques invitations. Il semblait que le baron eût voulu cacher le mariage de sa sœur.

A l'église on ne vit aucune des jeunes amies de la mariée, aucune des religieuses qui avaient été ses institutrices. Pas plus à celle-ci qu'à la sœur Agathe, qui lui avait pour ainsi dire servi de mère, elle n'avait pas eu le courage de faire part de son mariage. On montre son bonheur, on cache sa douleur.

La veille, en pensant à sa mère et à sa sœur, elle avait prié et beaucoup pleuré.

Le matin, dans sa robe blanche de mariée, pendant qu'on attachait à sa ceinture le bouquet de fleurs d'oranger, elle avait encore versé larmes, et elle s'était dit en soupirant et en essuyant ses yeux :

—Il n'a pas cherché à me revoir, il ne m'a même pas écrit. Ah ! je comprends, il a cru que je lui avais menti ! Il ne pense plus à moi, il ne m'aime plus ! Eh bien, c'est ce qu'il faut : seule je souffrirai, seule je serai malheureuse ! Ah ! s'il savait. Mais non, il ne saura jamais pourquoi j'épouse M. de Mégrigny.

V

LES SECRETS DE L'ALCOVE

De Mégrigny était d'un extrême bonté pour sa jeune femme. Pour elle, pour obtenir un regard ou un sourire, il aurait tout fait, même l'impossible. Il aurait voulu qu'elle fût exigeante, qu'elle eût de ces caprices, de ces fantaisies de jeune femme qu'il aurait été trop heureux de satisfaire.

Mais Blanche n'était pas exigeante et n'avait ni caprice, ni fantaisies ; elle ne lui demandait rien. Cela et d'autres choses encore le rendaient malheureux.

La jeune femme lui était reconnaissante de sa sollicitude, de sa tendresse, de tout ce qu'il se montrait disposé à faire pour elle et, autant qu'elle le pouvait, lui témoignait son affection, qui était celle d'une sœur ou d'une amie.

Si aveugle que fût de Mégrigny, il voyait bien que sa femme était constamment plongée dans une tristesse dont rien ne pouvait la faire sortir ; il sentait qu'elle avait au cœur une douleur secrète et il comprenait — cela le faisait horriblement souffrir — qu'il n'avait réalisé et ne pouvait, hélas ! réaliser aucun des beaux rêves que Blanche avait pu faire étant jeune fille.

Il en vint à penser que peut-être elle aimait Henri de Bierle, que peut-être elle l'avait épousé malgré elle, en subissant la volonté brutale de son frère. Et si cela était, qu'avait-il fait, lui, de Mégrigny ? Il avait fait le malheur de cette enfant au lieu de la rendre heureuse comme il l'avait espéré.

Et ce qui augmentait encore ces angoisses, ses souffrances, et jetait le trouble jusqu'au fond de son âme, c'est qu'il ne s'apercevait que trop qu'il s'était trompé, quand il avait cru qu'il reviendrait à la santé et retrouverait ses forces épuisées dès que Blanche serait sa femme.

Hélas ! oui, il s'était trompé... Aucune amélioration ne s'était produite dans son état ; au contraire, tourmentant inutilement son imagination, constamment surexcité, irritant sa nervosité, il sentait augmenter chaque jour son affaiblissement.

Et chaque jour il avait pour Blanche des redoublements de tendresse, des caresses d'une douceur infinie, comme celles des jeunes mères pour leurs nourissons.

Il avait des heures de sombre découragement, puis après une crise de larmes, car il pleurait, le malheureux, il se reprenait à espérer.

Mais les jours se succédaient, entassant les déceptions. La situation restait la même. Et il s'écriait, tenaillé par l'angoisse :

—Mais ont-ils donc raison ceux qui disent que j'ai déjà un pied dans la tombe, que je suis à moitié mort ? Pourtant mes désirs sont les mêmes qu'il y a dix ans et je pense bien que mon cœur est toujours jeune !

Non, non, la santé me sera rendue. Oh ! ma belle santé de la vingtième année !

Quand même il voulait espérer. Toujours l'illusion !

Cependant il s'apercevait que son dos se voûtait davantage ; que plus que jamais il traînait les jambes ; que, sous son front ses yeux s'enfonçaient dans des cavités qui se creusaient plus profondes ; que son crâne se dénudait ; que son amaigrissement continuait ; qu'il n'y avait plus dans ses veines abondance de sang ; que les pommettes de ses joues devenaient plus saillantes ; que la teinte de sa peau parcheminée était de plus en plus terreuse.

Il voyait tout cela, il constatait avec terreur les ravages de quelques années. Et comme il regrettait amèrement ses excès d'autrefois, l'abus qu'il avait fait de tous les plaisirs !

De Mégrigny devint sombre, morose, taciturne. Sa tristesse s'était mise à l'unisson de celle de Blanche. Plus de sourires, d'envolées de gaieté.

Son caractère s'aigrissait ; il était d'humeur difficile, chagrine ; il devenait défiant, acariâtre, emporté. Ses serviteurs, qu'il traitait avec rudresse qui ne faisait jamais rien de bien, selon lui, commençaient à le craindre et à l'éviter.

Pour Blanche seule il n'était pas changé ; toujours empressé, plein de sollicitude et de bonté, il avait pour elle la même tendresse ; il ne lui parlait jamais qu'avec une extrême douceur ; ses attentions, ses petits soins étaient vraiment ceux d'un père pour sa fille adorée. Et s'il la voyait plus triste qu'à l'ordinaire, s'imaginant qu'il en était la cause, il devenait humble, soumis, et avait de ces caresses câlines de l'enfant que sa mère vient de gronder.

Toujours il semblait lui dire, " Si vous saviez comme je suis à plaindre ! " Et si, comme précédemment, il ne lui disait plus : " Je vous en prie, pardonnez-moi ! " son regard douloureux, suppliant, exprimait la même prière.

De Mégrigny cachait avec soin sa grande affliction à ses domestiques ; seuls, Antoine et de Simiane n'ignoraient aucun des secrets du ménage. Ludovic avait pris Raoul pour confident, et le baron, tout en faisant la grimace, s'efforçait de consoler et de rassurer son beau-frère. Antoinette de son côté, sans avoir l'air d'y toucher, avec cette habileté qu'on lui connaît, faisait parler sa maîtresse, et Blanche, avec sa candeur d'enfant naïve, ayant besoin aussi, d'ailleurs, d'une confidente, laissait pénétrer assez facilement à sa femme de chambre les secrets de l'alcôve.

Voyant que son beau frère n'aurait pas d'héritiers de Simiane songeait à lui faire un testament. Mais voudra-t-il ? se disait de Simiane.

Si j'ai hésité, ce n'est pas sans raison. Il n'est plus aussi maniable qu'autrefois ; et puis les malades ont des idées si bizarres.

Quelques jours après, saisissant un instant où de Mégrigny était moins soucieux, moins taciturne, de Simiane aborda la grosse question. Tout doucement et avec certaines précautions qu'il jugea nécessaires, il parla à Ludovic de son testament, qu'il serait bon de faire en faveur de Blanche.

Les yeux de Ludovic lancèrent des flammes, tous ses muscles furent mis en mouvement et, retrouvant une sorte de vigueur, il se dressa comme par un ressort.

— Mon testament ! s'écria-t-il avec emportement, furieux, jamais, jamais ! Ah ! ça, parce que ma santé est lente à se rétablir, parce que je suis un peu affaibli, est-ce que tu crois que je vais mourir bientôt ? Mourir, allons donc, je n'y pense guère. Ah ! ah ! ah ! mourir ! Je connais mon tempérament, je sens qu'il y a encore en moi quarante années de vie ! J'ai les jambes faibles et le corps fatigué, soit ; mais, Dieu merci, l'estomac et le cœur tiennent bons. Est-ce que je manque d'appétit ? Je mange peu, c'est vrai, mais tu sais que je n'ai jamais été un gros mangeur.

Oh ! je sais bien ce que disent un tas d'imbéciles, et tu me ferais croire, vraiment, que, comme eux, tu me vois au bord de la tombe. Va, baron, ne pense pas plus à ma mort que moi-même, n'écoute pas les prophètes de malheur et tu seras tranquille.

Quant à mon testament, quand le moment de le faire sera venu, je n'aurai à prendre les conseils de personne. Attendons de Simiane, attendons que je sois vieux.

Le baron était prudent, malgré son audace, voyant qu'il n'avait rien à obtenir, il se garda bien d'insister. Au contraire, il feignit d'être absolument de l'avis de Ludovic.

C'était flatter la marotte du malade, le meilleur moyen de le calmer et de ne pas le laisser sous une impression fâcheuse.

Il arriva une chose étrange, qu'il eût été impossible de prévoir. Subitement, du jour au lendemain, de Mégrigny devint très froid avec son beau-frère. Souvent il refusait de voir le baron, et quand celui-ci arrivait jusqu'à lui, il lui montrait un visage sombre, glacial, et daignait à peine l'écouter.

Qu'est-ce que cela signifiait ? De Simiane s'inquiéta sérieusement. Il y avait de quoi. Il s'informa et apprit que de Mégrigny avait eu trois fois de suite, à deux jours d'intervalle, la visite d'un monsieur fort bien mis, pouvant avoir une quarantaine d'années, et qui portait sous son bras une serviette d'officier ministériel, d'avocat ou d'homme d'affaires.

A sa première visite, cet inconnu n'était resté que quelques instants avec de Mégrigny, mais les autres jours, ils étaient restés enfermés ensemble pendant plus de deux heures.

C'était exact. Mais ce qu'on ne pouvait pas dire à de Simiane, c'est que le visiteur inconnu, dans un but quelconque, était venu éclairer de Mégrigny sur la singulière façon dont son beau-frère et mandataire gérait sa fortune. Entre autres choses fort intéressantes, le visiteur avait appris à de Mégrigny, en lui en fournissant les preuves, que le mois précédent, d'un seul coup de bourse, de Simiane avait perdu près d'un million.

De Mégrigny s'était senti sous le poids de ces révélations.

Ainsi, celui qu'il avait toujours cru son meilleur ami le trahissait, lui mentait effrontément, le trompait d'une façon odieuse ; Raoul de Simiane, dont il avait épousé la sœur sans fortune, sans dot, en qui il avait mis toute sa confiance, Raoul de Simiane était un mandataire infidèle !

Le baron devina que de Mégrigny avait été instruit, sinon de tous ses méfaits, du moins de quelques-uns, et il ne tarda pas à comprendre que Ludovic lui retirait sa confiance. Bien tôt, sans doute, le mandat qui lui avait été confié serait révoqué ; peut-être même de Mégrigny irait-il—comme c'était son droit—jusqu'à réclamer la fortune de sa femme.

— Que faire ? se demanda de Simiane.

Il lui fallait, à tout prix, éviter le coup terrible qui pouvait lui être porté.

Heureusement pour le baron, de Mégrigny n'était pas un homme d'action. Très pusillanime et toujours hésitant, il n'était jamais prompt dans ses résolutions. Il disait toujours. J'examinerai, je verrai. Et souvent, des semaines s'écoulaient avant qu'il se décidât à prendre une décision urgente.

Blanche n'avait nullement à souffrir du refroidissement, de l'espèce d'inimitié survenue entre son frère et son mari. Celui-ci était toujours le même avec elle.

Cependant, de Simiane, qu'une catastrophe menaçait, qui voyait près de s'écrouler l'échafaudage de toutes ses combinaisons, cherchait le moyen de se garantir du coup de tonnerre, et son imagination, d'autant plus féconde en ressources que rien ne l'arrêtait ou lui répugnait, son imagination travaillait.

Une idée lui vint, une idée monstrueuse, et il eût vite arrêté son projet. C'était un crime à commettre. Mais un misérable de l'espèce du baron devient aisément un scélérat. Il n'était pas homme à reculer devant un crime, du moment qu'il servait ses intérêts.

Peu de temps après le mariage de sa sœur, on lui avait parlé de l'Italien Tartini, et comme s'il eût prévu qu'à un moment donné il aurait besoin des services de ce chimiste, qui exerçait clandestinement son métier, il s'était fait donner son adresse.

On lui avait dit tout bas, à l'oreille, qu'un joli petit monsieur, ayant hâte d'hériter d'un oncle millionnaire, avait eu son héritage, grâce à quelques gouttes d'un certain liquide jetées sur les fleurs d'un bouquet qu'on plaçait dans la chambre du vieillard.

De Simiane alla trouver Tartini, se présentant comme étant pharmacien, ce que l'Italien ne crut point, causa assez long temps avec lui et reçut, en échange d'un billet de cent francs, un petit flacon contenant un liquide, qui ne paraissait être que de l'eau claire.

Le lendemain, chez lui, au sujet du flacon du chimiste, le baron eut un entretien secret avec Antoinette.

— Mais pourquoi faire cela ? demanda-t-elle.

— C'est pour calmer mon irritation nerveuse.

— Je comprendrais mieux si c'était dans la journée, mais les fleurs dans sa chambre, il n'en a pas besoin.

— Cela le fera dormir plus paisiblement.

— Je vous assure qu'il peut se passer de ce narcotique puisqu'il se sert d'un autre. Vous savez bien que, comme l'a or donné le médecin, il met le soir, dans son verre d'eau sucrée, quelques gouttes d'une liqueur qui le fait dormir.

— Eh bien, il dormira mieux encore.

— Mais êtes-vous sûr que cette eau là n'est pas une mauvaise drogue ?

—Tu es bête, ma pauvre Antoinette. Allons, fais ce que je te demande et exactement comme je te l'ai expliqué.

Lui pinçant la joue, il ajouta :

—Hé, ma chère, ne faut-il pas que tu gagnes tes quartiers de baronne ?

Antoinette se retira, emportant le flacon du chimiste.

Trois jours après, de Mégrigny commença à avoir des lourdeurs de tête, des demi-somnolences et des tintements d'oreilles singuliers. N'attachant pas à cela une grande importance, il ne se plaignit point.

Toutefois, son médecin étant venu le voir, il l'interrogea à ce sujet.

—Je ne vois aucune cause à cela, répondit le docteur, ce ne peut être qu'un effet du printemps : quand la sève des plantes monte, chez l'homme le sang accomplit un travail mystérieux. Est-ce que vous avez des étourdissements fréquents ?

—Pas précisément, mais quelque chose qui ressemble au vertige.

—Cela tient certainement à votre état maladif, à la persistance de votre affaiblissement général ; mais ce que vous éprouvez n'a absolument rien d'inquiétant ; ce sont des malaises qui finiront par disparaître.

Ils continuèrent, ces malaises, mais le médecin l'ayant rassuré, Ludovic garda le silence. Pourquoi aurait-il inquiété, peut-être effrayé Blanche en lui parlant de cela ?

Une nuit, après un sommeil agité de quelques heures, de Mégrigny se réveilla la tête lourde, lourde, comme serrée dans un cercle de feu, et ayant dans les oreilles comme des sons de cloche.

La veilleuse était éteinte, mais les rayons argentés de la pleine lune pénétraient dans la chambre. Un de ces rayons, tombant sur la table de nuit, placée près du lit, éclairait un de ces bouquets de violettes qu'on achète cinquante centimes dans la rue à une bouquetière.

De Mégrigny vit ce bouquet, qui avait été mis dans un petit vase d'argent, sans eau ; il essaya de sourire, pensant que c'était Blanche qui lui avait apporté ces fleurs pendant son sommeil.

À ce moment, deux heures sonnèrent à la pendule.

De Mégrigny, étant parvenu à se soulever, allongea le bras et prit le bouquet pour en respirer le parfum. Mais, rejetant vivement sa tête en arrière, il n'eut que le temps de remettre le bouquet sur la table de nuit. Pris d'un étourdissement subit, sa tête retomba sur l'oreiller et il resta sans mouvement, comme paralysé, mais dormant d'un sommeil de plomb.

Quand il sortit de ce sommeil étrange, qui n'était pas sans rapport avec la syncope, il faisait grand jour. Avidement il porta son regard sur la table de nuit. Le bouquet avait disparu et le vase d'argent était sur la tablette de la cheminée, à sa place habituelle.

À plusieurs reprises de Mégrigny passa sa main sur son front sous lequel sa cervelle semblait bouillir.

—J'ai rêvé, murmura-t-il, c'était le cauchemar.

Il descendit de son lit et sonna son valet de chambre pour qu'il vint l'aider à s'habiller. La tête lui tournait, il sentait son corps vaciller sur ses jambes. Mais quand le valet de chambre se fut retiré et qu'il eut respiré le grand air qui entra dans la chambre par les deux fenêtres ouvertes, il se trouva mieux.

S'étant approché de la cheminée, machinalement il prit le vase d'argent.

—Oh ! fit-il, en sursautant.

Au fond du vase était restée une violette, qui s'était détachée du bouquet.

Blême, frissonnant, de Mégrigny s'affaissa dans un fauteuil. Ainsi, c'était vrai, ce bouquet il l'avait vu, il l'avait approché de son visage. La mémoire lui revenait ; il se souvenait d'avoir entendu sonner deux heures ; il se rappelait l'effet presque foudroyant produit sur lui par le parfum des fleurs.

Mais qui donc avait placé ce bouquet sur sa table de nuit pendant son sommeil pour l'enlever aussi mystérieusement avant son réveil ? Et dans quel but ? Naturellement, l'horrible

idée qu'on l'empoisonnait lui vint à l'esprit. Il n'eut pas un instant la pensée que ce pouvait être Blanche ; avant sa femme il aurait accusé tout le monde. Il se dit que de Simiane seul était capable de commettre un pareil crime ; s'il ne se trompait pas, un des domestiques de sa maison était le complice du baron.

Si de Mégrigny n'avait pas été l'être craintif, sans énergie et manquant de résolution que nous connaissons, tout de suite il aurait fait appeler son médecin pour lui faire part de ses soupçons. Mais il avait peur de commettre une erreur déplorable.

Il tenait la vérité, et cependant elle lui paraissait si énorme, si épouvantable qu'il cherchait toutes sortes de raisons pour n'y pas croire.

Si, réellement, c'était un rêve, un mauvais rêve qu'il avait fait ? Est-ce qu'il avait sérieusement la preuve du contraire ? La violette dans le vase d'argent ? Mais la veille, n'avait-il pas cueilli lui-même, dans le jardin, un petit bouquet de violettes qu'il avait offert à sa femme ? Une de ces fleurettes à la tige si fragile avait pu s'attacher à son vêtement ou même rester dans sa manche et, plus tard, tomber dans le vase à un moment où il se rappelait avoir jeté quelques pièces d'or dans un vide poche.

Ayant ainsi réussi à se tranquilliser ou à peu près, il ne parla pas plus du bouquet de violettes qu'il ne parlait de ses singuliers malaises.

Néanmoins, il se dit que s'il n'avait pas rêvé, on devait, depuis quelque temps, placer chaque nuit, près de son lit, pendant son sommeil, un bouquet semblable à celui qu'il avait vu. En ce cas, il saurait s'il avait rêvé ou non en restant éveillé la nuit suivante. Mais, tout en ne prenant pas le soir, avant de se mettre au lit, le narcotique dont il faisait usage, il pouvait se faire qu'il s'endormît quand même.

Ayant cette crainte que justifiaient ses lourdeurs de tête et sa somnolence, il chercha toute la journée, sans le trouver, le moyen de ne pas dormir. Ne pas se coucher ? Mais il s'endormirait aussi bien sur un canapé ou un fauteuil que dans son lit. Il ne fallait pas songer à se tenir éveillé en lisant : la lecture, pour lui, était un autre narcotique. Il pourrait peut-être résister au sommeil en se faisant tenir compagnie ; mais, alors, le bouquet ne serait pas apporté et il ne saurait toujours point s'il avait ou n'avait pas rêvé.

À la fin, il trouva quelque chose.

Le soir, avant de quitter Blanche, il lui dit :

—Je voudrais que vous fissiez une chose pour moi.

—Très volontiers.

—Blanche, je vous demande de rester éveillée cette nuit jusqu'à deux heures du matin.

Comme elle le regardait, surprise, il reprit :

—Oui, vous ne comprenez pas, mais cela me serait agréable.

—Eh bien, mon ami, je resterai éveillée comme vous le désirez.

—Merci. Pour certaines raisons que je crois devoir vous cacher en ce moment, je viendrai dans votre chambre vers minuit ou une heure, à moins que je ne me sois endormi, ce qui peut, hélas ! arriver. Si, à une heure et demie, je ne suis pas venu, c'est que je dormirai. Alors, Blanche, ce sera vous qui viendrez me trouver, et pour me faire sortir de mon sommeil, vous me secouerez aussi violemment qu'il sera nécessaire. Me promettez-vous de faire cela ?

—Je le ferai, je vous le promets.

—C'est bien. Blanche, aucun de nos domestiques, pas même votre femme de chambre, ne doit savoir que nous nous verrons cette nuit. Je vous prie donc de garder le silence.

—Je serai muette.

—Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ? Si je ne suis pas ici à une heure et demi, c'est vous qui viendrez dans ma chambre pour me réveiller.

—Oui, mon ami, oui.

De Mégrigny mit un baiser sur le front de Blanche et retourna chez lui.

.....
La jeune femme n'était pas revenue de sa surprise.

—Que signifie cela ? se disait elle ; quelle est la raison de ce mystère ?

A dix heures, comme tous les soirs, Antoinette vint aider sa maîtresse à faire sa toilette de nuit. Blanche se coucha, attendit que la femme de chambre se fût retirée, puis se releva, verrouilla ses portes, excepté celle de son cabinet de toilette par lequel on avait accès dans l'appartement de son mari. Cela fait, elle alluma une bougie et se remit au lit après avoir pris un livre de George Sand, le *Marquis de Villemer*, dont elle avait commencé la lecture le matin.

Elle entendit sonner minuit, puis une heure. Ludovic ne paraissait pas.

—Il dort, se dit-elle.

Elle attendit encore et à la demie, elle ferma le livre, sauta à bas de son lit, glissa ses pieds dans des mules de satin et, un bougeoir à la main, sortit de sa chambre.

VI

L'ŒUVRE MAUDITE

De Mégrigny dormait de ce sommeil lourd, sans agitation apparente, qui, depuis quelque temps, et sans qu'il en eût conscience, s'emparait de lui toutes les nuits.

En le voyant pâle, sans mouvement, raidi, la bouche et les yeux ouverts, Blanche aurait pu le croire mort si elle n'avait pas entendu le bruit de sa respiration haletante. Elle le saisit par les épaules et le secoua très fort, ainsi qu'il le lui avait recommandé. Ce ne fut qu'après l'avoir secoué encore trois fois de suite et avec plus de violence qu'elle parvint enfin à le réveiller.

Tout d'abord il regarda autour de lui, les yeux hagards, hébétés. Avec l'aide de sa femme il se mit sur son séant et, au bout d'un instant, il reprit possession de lui-même. Alors, son regard se porta vivement sur la table de nuit éclairée par le bougeoir, car, comme la veille, la veilleuse était éteinte.

—Ah ! ah ! le bouquet ! s'écria-t-il d'une voix rauque.

Sur la table, en effet, il y avait un bouquet de violettes, que la jeune femme n'avait pas vu encore, et qui, comme celui de la dernière nuit, était placé dans le vase d'argent.

—Oh ! fit-elle, c'est bien imprudent de faire mettre ainsi des fleurs la nuit dans votre chambre.

Elle prit le bouquet avec l'intention évidente d'en respirer l'odeur. Mais de Mégrigny lui saisit violemment le bras, en s'écriant, avec épouvante :

—Blanche, ces fleurs sont empoisonnées !

—Oh ! exclama la jeune femme en frissonnant.

Le bouquet et le vase s'échappèrent de sa main et tombèrent sur le tapis.

Le regard de Blanche interrogeait Ludovic avec une expression d'horrible angoisse.

Il y a des journaux sur le guéridon, dit-il, vite, vite, enveloppez ces fleurs ; enfermez sous quatre, cinq, dix enveloppes le poison dont elles sont imbibées. Oh ! ce poison, il y a plus de quinze nuits que je le respire, que je l'absorbe... Je le sens là, là, ajouta-t-il en se frappant le front.

Déjà la jeune femme toute tremblante et pâle de terreur avait pris les papiers ! elle enveloppa successivement le bouquet dans six journaux, ensuite elle remit le vase sur la cheminée, ouvrit la fenêtre, puis revint près de son mari qui, les yeux étincelants, avait suivi tous ses mouvements.

—Ainsi, mon ami, dit-elle, vous croyez que ces fleurs sont empoisonnées ?

—Oui, oui.

—Mais non, c'est impossible, vous vous trompez.

—Je suis sûr, je suis sûr... Ecoutez : la nuit dernière, je me suis réveillé à deux heures ; un bouquet, pareil à celui que vous venez de voir, était sur ma table de nuit ; je le pris pour en respirer le parfum ; presque aussitôt, je suffoquai et retom-

bai sur mon lit inanimé, comme mort. A mon réveil, mes yeux cherchèrent le bouquet ; il avait disparu.

—Mon Dieu, mais qui donc apporte ces fleurs dans votre chambre ?

—Blanche, un de nos domestiques — lequel ? je l'ignore — qui est le complice de votre frère.

—Grand Dieu ! Quo dites-vous ?

—Je gêne votre frère, il veut se débarrasser de moi ; Raoul m'empoisonne, le baron de Simiane est un assassin !

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la jeune femme.

Et les mains jointes, frissonnante, elle tomba à genoux devant le lit.

Il y eut un instant de silence.

De Mégrigny serrait sa tête dans ses mains. La jeune femme saisie d'épouvante et d'horreur, avait dans la gorge un sanglot qui coupait sa respiration.

—Blanche, Blanche, reprit tout à coup Ludovic, d'une voix profondément altérée, j'ai du feu dans la tête, du feu, c'est un brasier... mon front brûle !

La jeune femme se releva. Sur le front de son mari, couvert de grosses gouttes de sueur, elle appuya la main. Le front était glacé.

—Oh ! ce que j'ai là ! continua le malheureux ; oui, c'est du feu, du feu... Quel bruit dans mes oreilles ! je crois entendre le bourdon de Notre-Dame.

—Ludovic, mon ami, vous souffrez donc beaucoup ?

—Ma pauvre tête ! elle se brise, elle va éclater ?

—Blanche, le vertige me prend, mes yeux se voilent, je ne vous vois plus, je vais mourir.

—Non, non, ne dites pas cela.

—Je le sens, c'est la mort ! ah ! ah ! ah !

Blanche laissa échapper un gémissement sourd.

—Je meurs, je meurs !... Misérable ! Lâche ! Assassin !

Il continua d'une voix de plus en plus faible et qui allait en s'éteignant :

—Blanche, ces fleurs, conservez-les, cachez-les, elles pourront peut-être vous servir un jour à vous défendre contre... votre frère. Prenez garde, il peut, il est capable... Ah ! il vous faudra aussi défendre notre enfant...

La jeune femme se sentit inordue au cœur. Elle poussa un cri rauque et retomba sur ses genoux.

Elle était à ce point bouleversée, affolée, les mains tendues vers son mari, lorsque Ludovic prononça encore quelques mots hachés qui se perdirent dans un râle, puis porta sa tête en arrière et s'abattit comme foudroyé.

Blanche s'était redressée et atterrée, restait penché sur le lit.

—C'est un évanouissement, se dit-elle, contemplant Ludovic, qui ne donnait plus signe de vie.

Elle mit la main sur le cœur du malheureux ; il battait, mais faiblement, et le corps et les membres étaient froids tout comme un marbre.

—Mon Dieu, mon Dieu, gémit-elle.

Cependant elle se mit à donner des soins aux malades avec les choses qu'elle avait sous la main ; eau, sels, vinaigre, éther ; mais vainement, pendant près de deux heures, elle multiplia ses efforts, elle ne parvint pas à lui faire reprendre connaissance.

Alors, se disant qu'elle n'avait que trop tardé déjà, elle songea à envoyer chercher le médecin. Elle allait sonner le valet de chambre lorsque, soudain, une porte s'ouvrit livrant passage à Antoinette. A la vue de sa maîtresse, la complice du baron essaya de s'esquiver ; mais, d'un regard, Blanche la cloua sur place.

—Que venez vous faire ici ? demanda la jeune femme d'une voix sévère qu'elle n'avait jamais eue.

—Mais, balbutia Antoinette, je cherchais madame.

—Vous mentez, répliqua Blanche, car vous ignoriez que je fusse ici. Vous n'avez pu entrer dans ma chambre et, d'ailleurs, vous n'aviez rien à me dire à cette heure de la nuit. Ce que vous venez faire ici, malheureuse, je le sais.

Et, saisissant le bras de la femme de chambre, Blanche l'entraîna violemment près du lit.

— Regardez, dit-elle, montrant le visage pâle, décomposé de M. de Mégrigny, regardez, voilà l'œuvre maudite !

Antoinette se courba comme écrasée.

— Et maintenant, misérable, reprit Blanche, en repoussant la femme de chambre, sortez d'ici !

Consternée, glacée d'effroi, Antoinette disparut.

Blanche sonna.

Peu après, le valet de chambre accourut :

— Monsieur se meurt, lui dit la jeune femme, allez vite chercher le médecin.

Restée seule, Blanche se pencha de nouveau sur son mari. Il était dans le même état et rien ne paraissait annoncer qu'il dût sortir bientôt de son évanouissement. Mais le docteur allait venir. Qu'allait-il découvrir et dire ? Blanche oserait-elle accuser son frère ? Non, elle ne pouvait pas faire cela, c'était impossible.

— Ludovic ne m'a pas dit de livrer mon frère à la justice et il m'a conseillé de conserver les fleurs et de les cacher, murmura-t-elle.

Le bouquet, dans ses enveloppes de papier, était resté sur le tapis ; elle le ramassa et alla le mettre sous clef dans un placard secret de son cabinet de toilette.

Le médecin ne tarda pas à arriver. Après avoir examiné de Mégrigny, il secoua la tête.

— Monsieur, dit Blanche, ne me cachez point la vérité.

— C'est grave, madame, très grave.

— N'allez-vous rien faire pour le tirer de cette effrayante syncope ?

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le ranimer ; mais je crains bien qu'il ne reprenne pas connaissance.

— Mon Dieu, mais il est donc perdu !

— Tant que la vie n'est pas éteinte, madame, on peut espérer ; mais une congestion cérébrale...

— Vous dites, monsieur, que c'est...

— D'une congestion cérébrale que M. de Mégrigny a été frappé, probablement pendant son sommeil.

La jeune femme cacha son visage dans ses mains ; puis, aussitôt, se redressant, un éclair dans le regard :

— Monsieur, dit-elle, je vous en supplie, faites tout ce qui vous sera possible pour rappeler M. de Mégrigny à la vie.

— Vous voyez, madame, que je ne reste pas inactif.

— Oui, oui, monsieur, agissez, employez les moyens les plus énergiques.

Le médecin, homme de science, et, depuis des années, célèbre comme praticien, fit tout ce qu'il pouvait faire sans obtenir le plus léger résultat : rien ne put agir sur le malade. A sept heures du matin, après avoir essayé de tout, le médecin déclara que ses soins étaient inutiles, que M. de Mégrigny ne reprendrait pas connaissance et qu'il n'avait plus que très peu de temps à vivre.

Il força Blanche, qui était extrêmement fatiguée et dont le cœur et l'âme souffraient horriblement, à rentrer dans sa chambre.

Elle s'y enferma, disant qu'elle ne voulait voir et recevoir personne. Trois fois de suite elle refusa d'ouvrir à Antoinette, qui insistait pour lui parler.

Blanche voulait pouvoir pleurer à son aise et avait besoin d'être seule avec ses terribles pensées.

Les domestiques connaissaient l'arrêt prononcé par le médecin et étaient consternés.

Voyant que sa maîtresse refusait de la recevoir, la femme de chambre sortit secrètement de l'hôtel, prit un fiacre et se fit conduire rue de Bellechasse. Elle avait à demander conseil au baron et, surtout, à l'instruire de ce qui se passait.

De Simiane parut à peine surpris, en apprenant que son beau-frère touchait à sa dernière heure, et son regard eut une expression singulière quand Antoinette lui dit que le médecin avait déclaré que M. de Mégrigny allait mourir d'une congestion cérébrale.

— On meurt toujours de quelque chose, fit-il avec cynisme.

— Oui, monsieur Raoul, oui, mais M. de Mégrigny meurt empoisonné par cette eau dont je jetais quelques gouttes sur les violettes que j'ai mises chaque nuit près de son lit.

— Antoinette, tu dis des bêtises.

— Non, je dis ce qui est, et je sais maintenant que je suis de complicité dans un empoisonnement. Si j'avais su ce que vous vouliez réellement, monsieur le baron, j'aurais refusé net.

— Antoinette, je t'assure...

— Ne mentez pas, c'est inutile ; songez plutôt à trouver les moyens de vous défendre si vous êtes accusé.

— Le médecin a constaté une congestion cérébrale.

— Parce qu'il n'a pas vu le bouquet que madame, avant son arrivée, avait enlevé et caché quelque part.

— Oh ! fit le baron devenu blême.

— M. de Mégrigny a deviné, compris, senti qu'on l'empoisonnait et il l'a dit à madame.

— Alors Blanche nous accuse ?

— Vous, je ne sais pas encore, mais moi, c'est certain.

— Tu m'as dit tout à l'heure que tu avais vainement cherché à lui parler.

— Elle sait tout, et voici comment j'en ai acquis la certitude : comme toutes les nuits, vers quatre heures du matin, j'allais reprendre le bouquet pour l'enfermer dans la boîte de fer-blanc et le jeter, la nuit venue, dans une bouche d'égout, comme j'ai fait des autres, suivant de point en point vos instructions. Donc, j'ouvris doucement la porte de la chambre de M. de Mégrigny ; jugez de ma stupéfaction, de mon effroi : votre sœur se trouvait là et le bouquet n'était plus sur la table de nuit. A l'air sévère de madame, à son attitude, à son effarement je me mis à trembler. Elle me traîna près du lit sur lequel M. de Mégrigny était étendu, ne donnant plus signe de vie et pâle comme la mort.

— Regardez, malheureuse, me dit-elle d'une voix creuse et avec un accent que je n'oublierai jamais, regardez, voilà l'œuvre maudite.

— Ah ! monsieur Raoul, je n'en menais pas large, vous pouvez le croire.

Puis elle m'ordonna de sortir en m'appelant misérable. Elle n'avait pas à m'en dire davantage, n'est-ce pas ?

Moi partie, elle appela le valet de chambre et lui dit de courir chercher le docteur.

— Avec toi, dans la chambre, Blanche a-t-elle prononcé mon nom ?

— Elle n'a pas parlé de vous.

— Ce que tu viens de me dire est sérieux, mais n'a point la gravité que tu crois.

— Ah ! vraiment ?

— Le médecin a déclaré que c'était une congestion cérébrale, tout le monde dira comme lui.

— Mais votre sœur ?

— Si Blanche a fait disparaître le bouquet et n'a rien révélé au docteur, c'est qu'elle a résolu de se taire. Aurait-elle la preuve — et elle ne l'a point — que j'ai empoisonné son mari, elle ne dénoncerait pas son frère. D'ailleurs, et pour des raisons que je n'ai pas besoin de t'expliquer, elle a tout intérêt à garder le silence. Comprends-tu ?

— Oui.

— Maintenant, qu'as-tu fait du flacon ?

— Ah ! le flacon de ce narcotique qui est du poison ? Tenez, le voici ; il n'est encore qu'à moitié vide.

— Tu as bien fait de ne pas le laisser à l'hôtel ; ce soir il ira à l'égout rejoindre les bouquets.

— Moins celui de la nuit dernière.

— Celui-là, nous ferons en sorte de remettre la main dessus.

— Oh ! si je peux le trouver.

Maintenant, Antoinette, écoute : il ne faut pas que ma sœur croie que j'ai voulu la mort de son mari.

— Par exemple, et il y a tout à fait impossible ; sur ce point, sa conviction est arrêtée.

— Elle en changea, si tu le veux.

—Moi ? Et comment ferais-je ?

—Tu lui diras que c'est toi seule qui est l'empoisonneuse.

La femme de chambre regarda de Simiane avec des yeux affolés.

—Quant à cela, non, monsieur le baron, répliqua-t-elle d'un ton ferme, jamais, jamais ! Je suis complice de ce crime, oui, mais en assumer toute la responsabilité, oh ! non ! Mon dévouement pour vous est grand, mais il ne va pas jusqu'à me faire couper la tête pour vous être agréable.

—Mais tu ne risques rien, absolument rien.

—Ah ! ah ! vous croyez cela, vous !

—Je t'ai déjà dit que Blanche ne parlerait pas, qu'il était de son intérêt de garder le silence. Tu connais les raisons pour lesquelles il est nécessaire que ma sœur ne sache point le rôle que j'ai joué dans cette affaire.

—Mais, encore une fois, elle le sait.

—Tu la détromperas ou la tromperas, si tu aimes mieux. Antoinette, veux-tu être baronne ?

—Vous le savez bien, mauvais sujet.

—A la bonne heure. Eh bien, tu diras à Blanche que tu étais malheureuse de la voir souffrir, de la voir sans cesse tourmentée par des inquiétudes et des pensées noires, et que c'était pour la rendre libre et par dévouement pour elle que tu as eu l'idée de tuer son mari.

Après cet aveu, je ne sais pas ce qu'elle pensera et te dira, mais, bien sûr, elle n'ira pas crier sur les toits que, pour telles et telles raisons, sa femme de chambre a empoisonné son mari.

Antoinette resta un moment songeuse, réfléchissant.

—Allons, fit-elle en soupirant, il faut encore faire une fois ce que vous voulez. Ah ! je vous suis trop dévouée, ça finira par me porter malheur.

—Antoinette, tu seras baronne !

La complice de de Simiane ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle avait remarqué que, après le mot "malheur", le "tu seras baronne" sonnait mal.

—Maintenant, reprit de Simiane, tu vas retourner à l'hôtel afin de tout voir et tout entendre pour me tenir au courant des choses. Moi, je suis censé ne rien savoir encore, je ne me rendrai là-bas que lorsqu'on m'y appellera.

Revenue à l'hôtel, Antoinette apprit que M. de Mégrigny était mort depuis une demi-heure. Trois ou quatre fois, Mme de Mégrigny était venue dans la chambre de son mari. Elle avait reçu son dernier souffle et c'était elle qui lui avait fermé les yeux. Puis après une prière qu'elle avait faite, à genoux devant le lit, elle était rentrée chez elle où elle se tenait toujours enfermée.

Le soir, à six heures, ne voyant point arriver M. de Simiane, le maître d'hôtel comprit qu'il n'avait pas été prévenu, et prit sur lui d'envoyer le valet de pied rue de Bellechasse.

Le baron se hâta d'accourir.

Il paraissait tout bouleversé et avait la mine voulue pour la circonstance.

A travers la porte de sa chambre, on annonça à la jeune femme l'arrivée de son frère.

Elle répondit qu'elle n'avait rien à dire à M. de Simiane et pria qu'on voulût bien la laisser tout entière à sa douleur.

—Oui, dit le baron, son mouchoir sur les yeux, ma pauvre sœur a besoin de tranquillité.

Se chargeant d'une mission dont on ne l'avait pas investi, de Simiane donna quelques ordres au nom de sa sœur et se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain de bonne heure pour aller faire la déclaration du décès, fixer le jour et l'heure des obsèques et prendre toutes les autres mesures qui seraient nécessaires.

De fait, il fallait bien que quelqu'un s'occupât de tout, puisque Mme de Mégrigny ne voulait voir personne et ne prenait aucune initiative.

Il est vrai que la pauvre Blanche aurait été fort embarrassée si, en la circonstance, elle avait été mise en demeure de donner des ordres.

Comme le matin, voulant voir sa maîtresse, Antoinette

avait tenté plusieurs fois de se faire ouvrir une des portes verrouillées.

Mais la jeune femme avait répondu :

—Du moment que je ne vous ai pas appelée, c'est que je n'ai pas besoin de vous.

Vers huit heures, se sentant faible et ayant besoin de prendre un peu de nourriture, elle passa dans la chambre mortuaire, où deux religieuses priaient, et sonna le valet de chambre.

—Priez la cuisinière, lui dit-elle, de m'apporter dans ma chambre quelque chose à manger.

—Je vais prévenir Mlle Antoinette.

—Je n'ai pas parlé d'Antoinette, je vous ai dit la cuisinière.

—Bien, madame.

Le valet de chambre s'éloigna en se disant :

—C'est drôle, quo lui a donc fait sa femme de chambre ? Décidément, l'astre d'Antoinette a beaucoup pâli.

* *

Ce ne fut que le lendemain matin, à neuf heures, que la jeune femme se décida à appeler Antoinette.

—Enfin, se dit celle-ci, en accourant au coup de sonnette.

Mme de Mégrigny, très pâle, les yeux battus, rougis par les larmes, était debout, calme et résolu.

—Antoinette, dit-elle très froidement, depuis hier vous n'êtes plus à mon service, vous avez dû comprendre, et vous voudrez bien quitter cette maison en deuil aujourd'hui avant midi.

La femme de chambre joignit les mains et se mit à pleurer.

—Madame, je vous en prie... balbutia-t-elle.

—Vous n'avez rien à me dire.

—Si, j'ai à vous expliquer...

—Oh ! non, non, ne me plongez pas davantage dans l'horreur. Je vous congédie parce que je ne peux plus, je ne veux plus recevoir vos services, et que votre présence ici est un sacrilège. Mon devoir, Antoinette, serait de vous dénoncer à la justice...

—Madame !

—Oui ; mais je ne le fais pas, je ne peux pas le faire et, sans doute, connaissant les raisons qui me retiendraient, sachant que je serais forcée de garder le silence, vous avez compté sur l'impunité. Mais il me répugne de parler de cela.

Tenez, voilà sur le guéridon un rouleau d'or de mille francs, il est pour vous, prenez-le partez.

Antoinette tomba sur ses genoux.

—Grâce, grâce ! s'écria-t-elle, je vous demande grâce !

—Ne fais-je donc pas assez pour vous, répliqua la jeune femme, en ne révélant point ce que j'ai appris de la bouche même de M. de Mégrigny ?

—Je suis coupable, madame, oui, je suis une misérable. Ah ! si vous saviez... Mais pourquoi ne le sauriez-vous pas ? Madame, ma chère maîtresse, mon attachement pour vous a fait naître en moi l'horrible pensée, m'a rendue folle. Je vous voyais malheureuse, toujours inquiète, agitée, troublée... Je n'ai vu que cela et point que ce que j'allais faire était abominable.

Eh bien, oui, je n'ai pensé qu'à une chose : vous rendre libre afin que vous puissiez aimer, enfin, sans remords, M. Henri.

—Malheureuse, que dites-vous ? exclama Blanche éperdue.

—Hélas ! madame, je dis la vérité.

—Malheureuse ! mais c'est un fer rouge que vous enfoncez avec une cruauté inouïe dans les plaies sanglantes de mon cœur et de mon âme.

Mon Dieu, vous ne comprenez donc pas que ce que vous venez de dire me rend moralement votre complice ? Ah ! c'est épouvantable ! c'est horrible !

La jeune femme resta quelques instants toute frémissante, la tête baissée, accablée, brisée.

—Mais non, reprit-elle, le regard enflammé, ce n'est pas cela ; il y a autre chose que vous ne dites point, qu'on vous a défendu de dire. Ah ! je sais que vous étiez ici beaucoup moins à mon service qu'à celui d'une autre personne.

—Madame, je ne vous comprends pas.
 —No jouez pas l'étonnement, vous me comprenez très-bien.
 —Madame, répondit vivement Antoinette, je vous assure que M. le baron n'est pour rien dans la mort de M. de Mégrigny.

Blanche tressaillit.

—Est-ce que je vous parle de mon frère, moi ? répliqua-t-elle avec une amertume profonde.

—C'est que je ne voudrais pas que vous pussiez croire.

—Assez, Antoinette, assez ! interrompit la jeune femme d'un ton sec ; vous n'avez plus rien à me dire, et ce que j'avais à vous dire, moi, vous l'avez entendu.

La femme de chambre se remit sur ses jambes.

—Je sais bien, dit-elle, en continuant de pleurnicher, que je ne dois plus rester ici et que madame ne peut plus me garder à son service. Je vais m'en aller ; je serai bien malheureuse... Maitresse, oh ! je vous le jure, je vous ai aimée, je vous ai été dévouée... hélas ! trop aimée et trop dévouée, puisque c'est ce qui m'a perdue.

—Vous avez trop fait pour moi, répondit la jeune femme avec un accent douloureux.

Et ne voulant plus voir la complice de son frère, elle se tourna d'un autre côté.

Antoinette glissa le rouleau d'or dans sa poche, puis avec un sanglot

—Adieu, madame, s'écria-t-elle, adieu !

Et elle sortit de la chambre.

—Comme elle m'a constamment trompée, cette malheureuse cette âme damnée de mon frère ! murmura Blanche

Elle s'affaissa lourdement sur un siège et reprit :

—Et sans se douter de l'horrible douleur qu'elle me causait, elle essayait encore de me tromper en me disant que c'était elle seule... Ah ! comme elle a bien su exécuter les ordres qu'on lui donnait ! comme elle a bien su jouer près de moi le rôle qu'on lui avait appris !

Et après un silence, roulant avec désespoir sa tête dans ses mains :

—Je suis la sœur d'un misérable, d'un lâche assassin ! Mon Dieu, me tirerez-vous de cet épouvantable abîme où je suis engloutie !

A ce moment, on frappa à sa porte.

—Que me veut-on ? demanda-t-elle.

—Madame, c'est la couturière, répondit la voix du maître d'hôtel.

—La couturière ? se dit Blanche ; oh ! c'est vrai, il me faut des vêtements de deuil.

Elle se leva et elle-même alla ouvrir.

—Madame de Mégrigny m'a fait appeler et me voici, dit la couturière.

Blanche interrogea du regard le maître d'hôtel, qui répondit :

—Madame ne pouvant s'occuper de bien des choses que la circonstance rend urgentes, c'est monsieur le baron de Simiane qui...

—Oui, oui, c'est juste, interrompit-elle, les lèvres crispées ; il pense à tout, M. de Simiane.

—Elle ajouta :

—Que devez-vous remettre à chaque serviteur pour son deuil ?

—Je n'ai pas encore reçu d'ordre.

—Quelle somme avez-vous à votre disposition ?

—Six mille francs.

—Combien pensez-vous qu'il faille donner à chacun ?

—Je crois que cinq cents francs...

—Vous doublerez cette somme.

Elle ouvrit son secrétaire.

—Prenez dix mille francs, monsieur, que vous porterez à votre avoir. Je désire que cent mille francs soient donnés aux pauvres, dix mille à ceux de notre quartier, le reste repartit aux arrondissements de Paris ; plus cinquante mille francs à l'Assistance publique pour les hôpitaux.

Elle continua d'un ton amer :

—Vous vous entendrez avec M. de Simiane pour avoir cette somme, car c'est vous, monsieur, vous entendez ? c'est vous que je charge d'en faire la distribution ; vous aurez l'obligeance, s'il vous plaît, de m'en remettre les reçus.

Le baron demanda encore à voir sa sœur, mais sans plus de succès que la veille ; Blanche lui fit répondre que si elle avait quelque chose à lui demander, elle le lui ferait savoir par le maître d'hôtel ; que, de même, s'il avait quelque chose à lui dire, le maître d'hôtel serait son intermédiaire.

—Ce n'est pas du tout ainsi que je l'entends, se dit le baron fort mécontent. Enfin, c'est bien, rien ne presse encore, attendons et laissons la venir ; il faudra bien qu'elle fasse ce que je voudrai.

Antoinette avait quitté l'hôtel, à la grande surprise des autres domestiques, et s'était rendue chez de Simiane où elle l'attendit. Elle lui apprit que Blanche l'avait congédiée.

—Je n'en suis pas surpris, répondit-il, cela devait être. Lui as-tu dit que c'était toi, toi seule...

—Oui, mais je n'affirmerais pas qu'elle l'a cru.

De Simiane fronça les sourcils.

—Voyons, fit-il, est-ce qu'elle m'accuse ?

—Je ne dis pas cela ; mais on ne devine pas, comme autrefois, ce qu'elle pense.

—Décidément, murmura le baron, laissant voir sa mauvais humeur, cette gamine a la prétention de vouloir déjà être une femme. De la volonté, maintenant ! Oh ! oh ! nous verrons bien ce que pourra sa volonté contre la mienne.

—Monsieur le baron, je vous conseille d'être prudent vis-à-vis d'elle, de ne pas commettre de maladresse.

—Je sais ce que j'ai à faire !

—Je n'en doute point ; mais, moi, qu'est-ce que je vais faire ?

—Te garder chez moi est impossible ! cela pourrait nuire à mes projets.

—C'est ce que j'aurais voulu ; mais je comprends...

—Antoinette, le mieux et le meilleur pour toi est de retourner en Franche Comté.

—J'y ai bien pensé.

Le lendemain, à onze heures, eurent lieu les obsèques de M. de Mégrigny.

Blanche, en grand deuil, avait assisté, agenouillée, à la levée du corps, puis était rentrée chez elle.

Les assistants, peu nombreux d'ailleurs, remarquèrent la grande tristesse de M. de Simiane, l'altération de ses traits, qui révélaient une douleur aiguë, enfin son attitude profondément recueillie, tout à fait édifiante.

On parlait du défunt, de la terrible congestion cérébrale.

Certes, si l'on eût soupçonné que de Mégrigny était mort, empoisonné, on aurait plutôt accusé sa veuve que de Simiane d'avoir administré le poison.

Le baron, ce viveur converti, dont la conduite, maintenant si exemplaire, semblait vouloir mériter le ciel, n'avait rien à redouter de l'opinion publique.

Deux jours après la cérémonie funèbre, un jeune homme de bonne mine, de tournure et de manières élégantes se présenta à l'hôtel de Mégrigny, demandant à parler à Mlle Antoinette.

On lui répondit que la femme de chambre n'était plus au service de Mme de Mégrigny.

Le jeune homme parut vivement contrarié.

—En ce cas, dit-il, veuillez prévenir Mme de Mégrigny que je suis porteur d'une lettre que je ne dois remettre qu'en ses mains.

La jeune femme reçut le message qui eu effet, lui remit un billet qu'elle lut aussitôt et qui contenait ces mots :

« Blanche,

« Je suis aussi profondément attristé. Que dois-je faire ? Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai. J'attends.

« A vous pour la vie,

« HENRI, »

La jeune femme répondit :

" Je ne puis vous dire dans quel affreux état je suis morale-ment. Je viens de passer par de cruelles angoisses, qui ne sont pas les dernières. Je pense à bien des choses et je pleure.

" Je vous demande comme une grâce de ne pas chercher à me revoir avant la fin de mon deuil.

" Nous devons cela à la mémoire de l'homme véritablement bon que j'ai perdu. Peut-être feriez-vous bien de vous éloigner de Paris pendant quelques mois.

" Ne m'écrivez plus, car je vais—je le crains—être entourée d'espions. Mais je vous écrirai, moi, chaque fois que j'aurai quelque chose à vous faire savoir.

" Je me porte bien ; seuls l'âme et le cœur sont malades. Ne m'oubliez pas et plaignez-moi !

" Votre amie bien affligée, " *BLANCHE.*"

Quelques jours après, Mme de Mégrigny apprit, par le journal où écrivait M. de Bierle, que le jeune homme était retourné en Algérie.

FIN DE LA NEUVIÈME SÉRIE

La 10^e série a pour titre: *LA REVANCHE DE BLANCHE*

MAISON FONDÉE EN 1893

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAWFORD, Montréal.

LE CHEMIN DES LARMES

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Crawford, Montréal.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel 10c.
Poésies de Lamartine, L. Barroulhet 60
Heures de Réverie, L. Gastinel 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.
Il était là, J. Poniatowski
Portrait, M. de Barrival
Paquerette, C. Michaud
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
Goutte de Rosee, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
L'Acyon, Victor Massé
Le Jeune Poète, A. de Longperier
La Louange de Sylvie, Emile Durand
Reines des Fleurs, A. Reichardt
L'Étoile du Marin, P. Soulié
Le Vieux Chêne, F. Godfroid
Doux Reveil, D. F. E. Aubert
Le Réve Etoile, Emile Durand
Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
Un Rêve de Carnaval, V. Mela
La Jonque des Amants, A. Gouzien
Nanette, Victor Massé
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
Chanson de la Rêverie, A. Kottens
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
Aubade, Victor Hugo
Pensez à Moi, L. M. Gortschalk
Mourir ou se Venger, M. Am. Busion
Chemin Faisant, E. Boulanger
La Belle Toscano, L. Gordiniani
Un Premier Amour, F. Bérat
Le Reveil de l'Italie, T. Ritter
La Pauvre Marie, A. Barbier
Mandoline, Victor Massé
L'Espagnole de la Rue Bréda, J. P. Christmann
Frère et Sœur, Henri Pottier
La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard
O Salutaris, A. de L. Grimard
6 Mélodies, C. M. de Weber
Le Palanquin, Emile Durand
Une Nuit de Mai, J. J. Massot

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Fanfan la Tulipe, L. Varney
 Fanfreluche, L. Sorpotto
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varney
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la Cosaque, Hervé
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
 Le Père la Mine, G. Chidono

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lollèvre... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart... 20
 Célèbre Menuet, par Beethoven... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach... 10
 Petit Menuet, Julio Amalony... 15
 Menuet sentimental, Chas. Neustedt... 20
 Menuet Favori, E. Nollet... 20

MARCHES

Petit marche Fantaisiste, par René Lollèvre 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin... 25
 Bagatelles, par Mathieu-Munfangis... 20
 La Marche du Régiment, Carman... 15
 Marche Funèbre, Chopin... 20
 Défilé de Cavalerie, par G. Michouz... 25

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Docollet... 25c
 Ventre-à-Terre, par P. Chardon... 25

VALESSES

Valses Célèbres, par Beethoven... 35c.
 Exposition Paris, par Félix Gillès... 15
 Erlson, par A. de la Gravollère... 30
 Eiffel, par Jules Vassour... 25
 Valse Caprice, Marius Carman... 20
 Valse No. 1, F. Chopin... 20
 Blanchés Colombes, par B. T. Missler... 20
 Yvonne, par G. Michouz... 25
 L'Esquil, par Flamminio... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin... 30
 Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bonnaud... 35
 Souvenir du Prator, (Val o viennoise) par B. T. Missler... 35
 Flots et gonflés, (Grande valse) par A. Coedès... 35
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy... 35
 Réve d'Azur, par Gustavo David... 35
 Ciel Éclairé, par Gustavo David... 35
 Les Belles Personnes, par Alfred Guillot... 35
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par A. Thur David... 35
 L'Éclat de rire, par Anatole Lantolme... 35
 Belle de Nuit, par C. Blancard... 35
 Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré... 35
 Fleur du Nelge, par Noël Stalats... 35
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel... 40
 Solidarité, par E. Deransart... 40
 Perle d'Asie, par P. Rupès... 50

POLKA

Victoria, par Louise Springaol... 20c.
 La Tour Eiffel, par G. Strauss... 25
 Le Pays des Fées, par G. Fiorentino... 25
 Pantins et Fécules, par Ch. Morelly... 20
 Itzette, par P. D. Peters... 25
 Le chant du Hutiscau, par L. Dessaux... 15
 Hébé Polka, par L. Barinçon... 15
 Alice do par J. Desmarquoy... 25
 Polka des Chiens, par F. Léon... 25
 Sans Dessus Dessous, par C. Fages... 25
 Polka des Etoiles, par P. Sauvières... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack... 30
 Polka Marche, par P. Fauchoy... 30
 Patati-Patata, par C. Fages... 35
 Polka des Zèbres, par Flamminio... 35
 Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler... 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangier... 25c
 Les Femmes de Paul do Kock, (brillant) par Léon Duflès... 25
 Sauté-Mouton, (brillant) par C. Meyer... 25
 La chasse au Mari, par Flamminio... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciall... 25c
 Célèbre Mazurka, par Chopin... 25
 Première Mazurka de salon, par M. Jafflon... 30
 Volupté, par F. Poncet... 30

POLKA - MAZURKA

Loup et-tu, par A. de Verville... 20c.
 Alsice Lorraine, par Emile Dameron... 25
 Brin d'herbe, par J. Demarquoy... 25
 L'Indiscrète, par Gustavo David... 35
 Miss Mary, par E. Danjel... 35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, c'c.
 Espanola, par A. Docq... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Manseau... 40
 Ronde, par Mozart... 20
 Prélude, par Georges Zisso... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt... 20
 Gavotte, par Bach... 15
 Boléro de la Gaze Ladra, par Rossini... 20
 Ballot, par Gluck... 10
 Scherzo, par Beethoven... 15
 Quasi una Fantasia, par Beethoven... 30
 Barcarolle, par Mendelssohn... 20
 Caquotage, par E. Cazanouvo... 35
 2de Polonaise, par F. Guzman... 50
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo... 35
 Un Hôte d'Amour, C. de Bernardi... 35
 Romance sans Paroles, par Mendelssohn... 30
 Les Jeunes Atheniennes, par Sacchini... 15
 Sauto na Gazelo, par Henry Duvergeoy... 20
 Sérénade, par Schubert... 20
 La Truite... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq... 35
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyenborg... 40
 Pastorale, par Georges Schnutt... 20
 5me Nocturne, par Field... 20
 Sérénade de Don Juan, par Mozart... 20
 5me Nocturne, par Chopin... 25
 Aubade, par Schubert... 20
 3me Polonaise, par Chopin... 25
 Prem er Prélude, par Bach... 25
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini... 25
 Vieille Chanson, par Ch. Neustedt... 25
 Appassionata, par Julien Quignard... 35
 Castor et Pollux, par Ramcau... 10
 2me Nocturne, par Chopin... 25
 Romance sans Paroles, par L. Ratz... 25
 Le Polichinelle, G. Garibaldi... 15
 Le Tambour... 15
 Le Fifre... 15
 Le Pistolet... 15
 Le Pantin... 15
 Chansons d'autrefois, M. Carman... 15
 Danse du XVIIIe siècle... 15
 Fête Bretonne... 15
 Menuetto Capriccioso... 15
 Scherzettino... 15
 Feuillo d'Album, Jules Schulthoff... 15
 Don Juan, J. Rummel... 20
 Bellsario... 20
 Flute Enchantée... 20
 Scatudo... 20
 Troisliolo Idyllo, Chas. Neustedt... 20
 Borceuso, J. O'Kelly... 20
 L'Automne, Mcc. Decourcillo... 20
 Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman... 20
 Dernière Pensée, par Wobor... 20
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart... 25
 Prêro de Moïse, par Rossini... 25
 L'Adieu, par R. Schumann... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn... 35
 Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq... 35

WALTZES

Cagliostro, Straus... 20c.
 Vier a Children, Straus... 20
 Boccaccio, Suppo... 10
 Flowers of Spring, Reissig... 10
 Peri, C. d'Albert... 10
 Estimation, Léon... 10
 Lallah, Amanda Kennedy... 10
 Little Daisy, Richard Stahl... 10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Tallort
 Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

Fila, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world, Warren

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonne, do
 Quadrille, do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parade March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Capriccio Menuet, R. do Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbach
 Farewell, T. H. Klein
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
 The little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jewell
 Fleurette, L. Gobbaerts
 Adrenno, Amanda Kennedy
 Addio, Sampson
 The Sailor Boy, Jewell
 Bolla Bocca, Waldteufel
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holloway

MAZURKA @ 10 CTS

Self Rollanco, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmotto, Ethridgo

GALOP @ 10 CTS

Morea, Amanda Kennedy
 Dancing on Our Yacht, Peller
 Galop, E. Audran
 Light Raggado, Pletko
 Cambridgo Protry Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango
 Seashore Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Capricio do Gregh, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Frannerei, Shumann
 Holiday Morning, Hiltz
 Lohongrin, Loybach
 Mexican Serenade, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Delibes
 The Maid from the Highlands, Lango
 Candor, Heller
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michalls
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowen
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rheln, Horman
 Fatinitza, Suppo
 Poupel's, do
 Minnochaha, F. A. Jowell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Janson, Amanda Kennedy
 Jumbo, V. D. Dygort
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Stud. nt, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. ... y
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Lovey
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roecol
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Bee, by C. F. Horn
 The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover
 You never miss the water till the well runs dry,
 A Summer Shower, by Marzials [by Howard
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana s
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagna'
 Como Yo Disconsolate, by D. Dutton
 Call me Thine Own, by Halevy
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Snow
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For He's gone and married Yum-Yam
 Good Night, by Clendon
 Good bye, dear love, by Pinsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How are you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hlino
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pinsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
 Swail Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Hennessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Me, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Dolby
 Oft in the Silly Night, by T. Morro
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sulliva



LES MEDECINS IMPUISSANTS A LE GUERIR. 2
BRIDGEMANVILLE, HAMILTON CO., ONT., JUIN 1889.

Depuis huit mois je souffrais de débilité nerveuse et les médecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.

W. HUENNEFELD.

ROBUSTE ET PLEIN DE SANTE.

RUTLAND, VT., nov. 1888.

M. O. F. Cummings écrit à la date ci-dessus: On attira mon attention, au deraer jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, depuis l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Le pauvre petit avait la figure toute contractée et faisait pitié à voir, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., N. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents

- Le Banquet des Pirates, 1ro série.
- L'Archipel en feu, 2o série.
- Tancrède de Rohan.
- Le Petit Vieux des Batignoles.
- La Rose Blanche, 1re série.
- Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série.
- Le Pêcheur de Perles, 1ro série.
- Les Frères de la Cote, 2o série.
- Les Volours de Chovaux, 1ro série.
- La Chasse aux brigands, 2o série.
- Le Peau Rouge, 3o série.
- Le Crime de Pierrefite, 1re série.
- La Révélation, 2o série.
- Colomba 1re série.
- La Vengeance Corse, 2o série.
- Le Fou Yegof, 1ro série.
- L'Invasion, 2o série.
- Le combat de Falkenstein, 3o série.
- L'Honnête Criminel.
- Le bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1ro série.
- Bon sang ne peut mentir, 2o série.
- Valérie 3o série.
- L'Héritage Fatal, 1ro série.
- Le Jettatore, 2o série.
- La Jeune Indienne, 1re série.
- Partie pour le Canada, 2me série.
- Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro série.
- La Fille de Margarete, 2e série (série).
- Le Diamant Caché, 1e série.
- Camille, 2o série.
- Le Testament du Commandeur, 3o série.
- Une Famille Corse (série).
- La mort de Pierre Duvornay, 1ro série.
- La Folle, 2o série.
- Le Sacrifice de Germaine, 3o série.
- La Vengeance, 4o série.
- La Justice de Dieu, 5e série.
- Ginèvre.
- La Chasse à l'Héritage, 1ro série.
- Le bal Masqué, 2o série.
- Les Deux Sœurs, 3o série.
- Le Revenant, 1re série.
- Tom Sandons, 2e série.
- L'Œil de Vichnou, 3e série.
- L'homme à l'oreille cassée, 1ro série.
- Le colonel Fougas, 2e série.
- Vœu de Haine.
- 1re série, Le Chat du bord
- 2o " La Brulo-Gueule
- 3o " Philopen le Poulpican
- 4e " Chouans et Républicains
- 5o " A coupe de fusil
- 6e " L'Enlèvement de Jeann
- 7e " Kernoe
- 8e " A la Baïonnette
- 9e " Le secret de Philopen
- 10e " Crochetout
- Le dernier des Trémolin
- Le mangeur de Poudre
- L'Assassinat de Versailles
- Le crime de la rue St Laurent
- 1ro partie, Le Meurtre
- 2o " La chasse à l'Homme
- 3o " L'Explication
- La mort d'un Forçat.
- 1ro partie, L'Évasion du Bagn
- 2o " Forçats et Gendarmes
- 3o " La mort de Rouget
- Le condamné à Mort.
- 1ro partie, Le Mort Ressuscité
- 2o " L'Echafaud
- Les Ecumeurs de Rivières
- 1ro partie, Les débuts du Bossu
- 2o " A la recherche de son
- 3o " Père et fils [Pèr
- Vingt ans à la Bastille
- L'Assassiné Vivant.
- 1ro partie, Le Crime
- 2o " Disparu
- 3o " Le Détéctivo et 1ro partie de Floréal
- Floréal, 1ro partie
- 2o partie, Dans les Mines
- 3o " La famille Charlot
- Sans Cœur 1ro série
- La Voix Maudite, 2me série
- Le Fou, 3ème série
- Le Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
- L'Assassin de sa Femme, 2e série
- Le Mari empoisonné, 3e série
- Un misérable fin, 4e série
- Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
- Les Mauvaises Langues, 2e série
- Le Secret d'une Mort, 3e série
- Le Cœur et l'Honneur, 1ro série
- Ivresse du Cœur, 2e série
- Désespoir et Suicide, 3e série
- Les Mariages d'Intérêt
- 1ro série, Un Mariage d'Inclination
- 2e série, Un Duel au Mariage
- 3e série, Les Mariages d'Amour
- 4e série, Un Mariage Heureux
- Les Deux Rivaux, 1ro série
- Deux Épreuves, 2e série
- Le Mariage Rompu, 3e série
- La belle suicidée, 4ème série
- Lo Pardon
- 1ro série, Les Fiançailles
- 2o série, Le Devoir et l'Honneur
- 3o série, Les Tempêtes du Cœur
- 4e série, Un Double Mariage
- Grasfolla, 1ro série
- Uno Tombo, 2e série
- Le Fou par Amour
- Les Brigands, 1ro série
- Uno nuit d'angoisse, 2o série
- La Maison du Franc, 3e série
- Le Beau-François, 4o série
- Le Loup dans la Bergerie, 5e série
- La Revanche de Vassour, 6e série
- Le Vol et l'Amour, 1e série
- L'Épreuve, 2o série
- Le Malfaitour, 3e série
- Je vous tuorai, 4me série
- Vendu par son Père, 1e série
- Les angloises d'un Père, 2e série
- Le bon Ange, 3e série
- Le Coupable, 4e série
- Uno Révélation Pénilie, 5e série
- Uno coup de théâtre, 6e série
- Les chevaliers du couteau, 1re série
- La lettre enchantée, 2e série
- Uno Drama dans un puits, 3e série
- Amour! Amour! 4e série
- Les Gueux, 5e série
- La Fille de la Victime! 6e série
- La Sentence, 7e série
- Uno Légende Indienne, 1ro
- Le Sorcier, 2e série
- La Vengeance d'une Femme,
- Deux Haines, 4e série
- Les Deux Orphelines, 1ro série
- Les Ravisseurs, 2o série
- Enlèvement et Duel, 3e série
- La Frochard, 4e série
- La Petite Aveugle, 5e série
- Le Mariage Forcé, 6e série
- Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
- L'Histoire de Marianne, 8e série
- La Prison des Fiancés, 9e série
- L'Egolame du Cœur, 10e série
- Uno Famille qui tue, 11e série
- L'Aveu, 12e série
- La Fin d'une Infortune, 13e série
- Fin d'une Misérable, 14e série
- Amour et Bonheur, 15e série
- Jean Loup
- 1e série, Jean Loup [rago
- 2e série, Légende de l'homme sau-
- 3e série, L'Amour d'un Sauvage
- 4e série, L'Enfant du Malheur
- 5e série, Deux Larmes
- 6e série, L'Oiseau Noir
- 7e série, Colombe et Vautours
- 8e série, Le Commencement de la [Fin
- 9e série, Le Dossier d'un Bandit
- 10e série, Un Bouquet Fait Parier
- 11e série, Le Réveil de Joanno
- 12e série, Le Rendez-Vous
- 13e série, La Môme du Cœur
- 14e série, Ruée contre Ruée
- 15e série, Le Triomphe de la Ca-
- 16e série, L'Argent n'est Rien [Donnie
- 17e série, Les yeux d'une Femme
- 18e série, Le Mort Vivant
- 19e série, Vengeance de Femme
- 20e série, Le Vrai Châtiment
- 21e série, La Belle Dyorah
- La Dame en Noir
- 1e série, La Dame en Noir
- 2e série, La Provocation
- 3e série, Uno Page d'Amour
- 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
- 5e série, L'Enfant Retrouvé
- 6e série, Amis et Rivaux
- 7e série, Le Réveil d'une Volonté
- 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire

DEPOT CENTRAL
DE JOURNAUX
CENTRAL
NEWS PAPER DEPOT
139 d'Agulhon Quebec
MADIER